

COMPTES RENDUS MENSUELS
DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

TOME XI

SÉANCES DES 6 ET 20 AVRIL 1951



PARIS
ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES
15, RUE LA PÉROUSE, XVI^e

1951. — IV



SOMMAIRE

ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

Séance du 6 avril 1951

MILLOT (Prof. Jacques). — Images de l'Inde (avec projections en couleur)	159
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	167
FOLMER (M ^{me}). — Présentation d'ouvrages	168
****. — Bibliographie.....	169
****. — Compte rendu de la séance	171

Annnonce de la mort de M. Vatin-Pérignon. Lettres de MM. Wigny, Eug. Guernier et du Général Meynier. Communication de M. G. Gayet sur la récente session de l'Incidi.

Séance du 20 avril 1951

RÉCEPTION DE M. STANISLAS REIZLER.

Discours de bienvenue par M. le Président A. Sarraut..	179
Réponse de M. S. Reizler	189
BOISBOISSEL (Général de). — Eloge de M. Emile Vatin-Pérignon	201
RIVIÈRE (P.-Louis). — Les Normands hors de chez eux...	208
GIRARD (D ^r G.). — Présentation de <i>Action sanitaire et sociale dans le département de la Guyane (1947-1950)</i>	215
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	216
****. — Bibliographie	218
****. — Compte rendu de la séance	220

ACADÉMIE
DES
SCIENCES COLONIALES

SÉANCE DU 6 AVRIL 1951

IMAGES DE L'INDE

par M. le Prof. Jacques MILLOT

MES CHERS CONFRÈRES,

L'Inde est, sans conteste, une des grandes vedettes du jour. Après une longue éclipse, ce pays, si lourd d'histoire, revient au premier plan de l'actualité. La raison en est, pour une large part, l'importance générale prise par le continent asiatique dans la politique mondiale, mais aussi le talent personnel du très distingué Premier Ministre, le Pandit Nehru, qui a su jouer un rôle prééminent dans les récentes réunions internationales et ambitionne d'en jouer un plus grand encore, celui de trait d'union, pour ne pas dire de médiateur, entre l'Orient et l'Occident.

Ayant été délégué au Premier Congrès scientifique de l'Océan Indien, qui s'est tenu au début de l'année à Bangalore, dans le sud du Deccan j'ai pendant plusieurs semaines, bénéficiant de l'aide du gouvernement indien et utilisant largement l'avion, parcouru la péninsule en long et en large. Temps bien trop court, certes, pour la connaître vraiment, mais suffisant pour enregistrer des impressions dont la force ne peut pas tromper, et recueillir des documents et des images caractéristiques.

Avant de vous présenter celles-ci, je voudrais essayer de situer devant vous, en quelques mots, les principaux problèmes de l'Inde d'aujourd'hui (1) tels qu'ils me sont apparus.

L'Inde est riche d'aspects variés.

Il y a, en autres, l'Inde des touristes et des archéologues, celle dont vous allez voir quelques photographies — l'Inde légendaire, mais périmée, des Grands Mogols et des grands Rajahs, aux fabuleux trésors — l'Inde des mystiques et des penseurs, qui a donné au monde deux religions majeures — l'Inde libre et démocratique des politiciens, encore mal assurée de son destin — l'Inde, enfin, de la misère sordide et de la faim, celle qui atteint les limites de l'endurance et de la souffrance humaine.

Ces deux derniers aspects méritant particulièrement de retenir votre attention, je voudrais vous en entretenir rapidement.

Il est évident, aux yeux les moins prévenus, que depuis qu'elle est devenue indépendante, l'Inde en tant qu'Etat, en tant que collectivité humaine, se débat dans de grandes difficultés. Certaines sont presque aplanies, d'autres, au contraire, restent sans solution ou paraissent en voie d'aggravation.

Dès sa naissance, l'Inde libre s'est trouvée en présence de quatre problèmes primordiaux :

- unification du pays ;
- règlements des différends avec le Pakistan ;
- lutte contre la misère ;
- établissement d'une administration efficace capable de guider la marche de l'Union indienne vers le progrès.

L'occupation anglaise n'avait pas unifié l'Inde qui était restée presque aussi divisée qu'au cours des siècles précédents. Cet immense pays n'avait pas d'unité politique propre :

(1) Deux excellents ouvrages ont récemment paru sur le sujet : « *L'Inde devant l'orage* » de TIBOR MENDE et « *L'Inde dans le monde* » par PETIT-DUTAILLIS et MANI MULLA. Le lecteur s'y reportera avec fruit.

à côté de provinces directement administrées par des gouverneurs, on comptait une multitude de principautés (plus de 500), régies par des Maharajahs ou des Nababs semi-indépendants. Il avait moins encore d'unité linguistique : 225 idiomes différents, sans compter les dialectes, se partageaient, se partagent encore le territoire, et la seule langue actuellement capable de servir de lien entre les différentes parties du pays, bien que parlée par 2 % seulement des habitants, reste la langue de l'ex-occupant, l'anglais. Le pire était le cloisonnement social : sectes et sous-sectes, castes et sous-castes, divisées presque à l'infini et toutes hermétiquement fermées — la caste des brahmanes comprenant à elle seule près de deux mille sous-castes — les parias eux-mêmes étant, si je peux dire, hiérarchisés dans l'indignité et offrant, dans une seule province, plus de deux cents degrés d'intouchabilité...

L'unification administrative a pu être menée à bien par le Sardar Patel. Utilisant menaces et promesses, accentuant durement sa pression sur les récalcitrants, il a réussi à intégrer, de gré ou de force, dans la République fédérale indienne toutes les principautés, à l'exception du Cachemire et du Népal. Et la chose s'est faite sans effusion de sang : seule, la résistance du plus grand et du plus peuplé des Etats, celui d'Haïderabad, ne groupant pas moins de 17 millions de sujets, nécessita l'intervention de l'armée indienne.

Pour ce qui est de la langue, le gouvernement a, sagement semble-t-il, décidé que, pendant une période de 15 ans, l'anglais resterait langue véhiculaire officielle et qu'ensuite l'indi, langue d'état de l'avenir propagée par toutes les écoles, le remplacerait.

Du point de vue social, l'Assemblée Constituante indienne, sans toucher directement au système des castes, a, en 1948, aboli officiellement l'intouchabilité. Mais la tradition est plus forte que les décrets de la Nouvelle Delhi : le sort des parias reste consternant et il faudra sans doute bien des années encore pour que les barrières sociales perdent de leur rigidité.

Dans ce domaine du moins, les choses sont en bonne voie et un progrès substantiel a été réalisé.

La séparation du Pakistan et de l'Hindoustan, imposée par le fanatisme religieux, n'est pas qu'une absurdité géo-

graphique, découpant arbitrairement des provinces aussi naturellement homogènes que le Punjab et le Bengale, engendrant un Etat constitué de deux parties, Pakistan Est et Pakistan Ouest, aussi distantes l'une de l'autre que la France de la Turquie d'Asie.

Cette « vivisection de la péninsule », comme on dit à Delhi, a eu les plus lourdes conséquences humaines, économiques et politiques :

1^o Sur le plan humain, elle a entraîné des déplacements de population massifs et brutaux : des millions d'Hindous, fuyant les persécutions musulmanes, ont reflué sur la République fédérale. Ces malheureux dénués de tout, il a fallu au plus vite, et tant bien que mal, les héberger, les nourrir leur donner du travail, véritable tour de force dans un pays déjà surpeuplé et accablé de misère.

2^o Sur le plan économique, les deux pays, que séparent aujourd'hui outre le fanatisme, des barrières politiques et douanières hostiles, sont étroitement complémentaires et la mésentente est pour eux un véritable drame.

La culture du jute, par exemple, se fait surtout au Pakistan, alors que les usines de transformation de ce textile sont pratiquement toutes situées dans l'Inde. Le charbon et l'acier abondants dans l'Inde, font grand défaut au Pakistan. Le riz, au contraire, est produit en excès dans ce dernier pays, alors que l'Inde meurt de faim — et jusqu'à un accord tout récent, le Pakistan préférait exporter en Europe, ou ailleurs, son surplus de céréales, plutôt que de le vendre à sa voisine.

3^o Sur le plan politique, l'antagonisme des deux pays, devenu suraigu à la suite du conflit du Cachemire, a failli déclencher une véritable guerre. A l'heure actuelle encore rien n'est réglé et d'importantes forces militaires se regardent avec hostilité de part et d'autre d'une frontière artificielle provisoire. Les conséquences de cet état de choses dépassent de beaucoup le cadre de la péninsule indienne ; elles ont retenti dans tout le Commonwealth britannique et à l'O. N. U. : elles sont, dans cette région du monde, une cause majeure de faiblesse et de tension qu'aucune des nombreuses médiations tentées depuis trois ans de divers côtés n'a pu réussir à éliminer.

Dans aucun pays d'Europe, dans aucun territoire de notre Union Française, on ne sait ce que peut être la misère humaine, comparativement à ce que l'on voit dans l'Inde.

Les causes de cette misère sont multiples :

— climat irrégulier avec sécheresses terribles, que favorise l'extrême déboisement du pays et qui, certaines années, stérilisent d'immenses territoires ;

— état arriéré des paysans et des méthodes de culture ;

— passivité et résignation naturelle des Indiens, que viennent accentuer la sous-alimentation et la chaleur accablante des étés ;

— surpopulation, fille de la religion et des mœurs, d'où naissent des masses humaines, encombrées de mendiants et de déchets sociaux, s'accroissant de nombreux millions chaque année. Une enquête récente révélait qu'à Bombay, 70 % des logements ont une moyenne de 10 habitants par pièce et qu'un demi-million de personnes dorment dans la rue.

Il faut y ajouter une cause accessoire, mais non négligeable, la protection religieuse des animaux qui, pullulant comme les humains, entre en concurrence avec eux pour une nourriture déjà très insuffisante.

La péninsule indienne héberge près du 1/3 du cheptel mondial des Bovidés — environ 215 millions de têtes —, mais cet immense troupeau est pratiquement improductif, la Vache étant le plus sacré des animaux, protégée par la constitution indienne et ne pouvant être abattue même en cas de vieillesse ou de maladie grave.

Par ailleurs, quelques 50 millions de Singes, envahissant les villes comme les campagnes, les temples comme les universités, et bénéficiant eux aussi d'une sauvegarde absolue, se nourrissent plus ou moins aux dépens des Indiens et causent aux plantations des dégâts considérables.

La lutte contre une aussi terrible misère est liée à un relèvement de la production et des conditions de vie qui suppose :

— l'éducation des paysans et l'amélioration des méthodes de culture ;

— des réformes agraires et sociales ;

— le développement de l'industrialisation.

Mais un tel programme nécessite à la fois des techniciens et des éducateurs en nombre suffisant, une administration active et compétente et une unité de vues politiques.

Or, à n'écouter que les Indiens eux-mêmes, il semblerait que l'administration autochtone actuelle ne soit pas complètement à la hauteur de ce qu'on attend d'elle, soit qu'elle manque de cadres instruits — qu'elle souffre du laisser-aller vers lequel glisse facilement le tempérament oriental quand il n'est pas stimulé par une âme exceptionnelle — ou que son rendement se ressent d'une insuffisance de ce sens de l'organisation, de cette capacité de gestion que, dans un écrit récent, André Siegfried considérait comme les qualités les plus caractéristiques de la race blanche.

Depuis le départ des Anglais, le nombre des fonctionnaires aurait sensiblement doublé, pour un résultat unanimement jugé moins bon.

À cette insuffisance des serviteurs de l'Etat devant une tâche trop lourde, vient s'ajouter la désunion politique et le manque de chefs.

L'Inde a gagné son indépendance grâce à la foi et à l'action persévérante de trois hommes éminents, les trois libérateurs, le Mahatma Gandhi, le Sardar Patel, le Pandit Nehru.

Le Mahatma est mort le premier, assassiné comme on sait par un fanatique. Patel, le réaliste, l'homme fort dont l'énergie a su unifier le pays, a disparu à son tour et sa perte a été pour l'Inde irremplaçable. Il ne reste plus que Nehru, un Nehru encore relativement jeune, mais que l'on dit fatigué, désillusionné, accablé par une charge qui, de plus en plus, se révèle au-dessus de ses forces, faute de collaborateurs sur qui il puisse se reposer. C'est, certes une personnalité remarquable que celle de ce Brahmane du Cachemire éduqué par les Anglais, diplômé de Cambridge (il a vécu sept ans dans les meilleures écoles de la Grande-Bretagne, avant d'en passer treize dans ses prisons), aristocrate dévoué à la démocratie, ayant renoncé pour servir son peuple à la vie aisée qui s'ouvrait devant lui. Mais la raison et la morale ne sont pas toujours des leviers suffisants pour conduire une nation vers le progrès, et il peut être plus facile de libérer un pays que de le gouverner.

À l'Assemblée législative, les projets du Pandit sont sou-

vent mis en échec et son activité paralysée. Ses tendances étatisantes et socialisantes, sa conception d'une République indienne purement laïque, se heurtent à une opposition puissante, dont le Président du Congrès lui-même est un des chefs.

Il nous est difficile d'apprécier pleinement — nous qui appartenons à un tout autre monde de sentiments et de pensées — la nature et la profondeur des obstacles que le traditionalisme et la religion hindous viennent soulever devant la moindre réforme. Il est significatif que le Président du Congrès, Rajrishi Tandon, homme incorruptible et vénéré, soit un Hindou de la plus stricte observance, végétarien, refusant de laisser entrer dans sa maison tout objet fait avec du cuir de bœuf, de porter toute étoffe tissée à la machine, et non à la main suivant les coutumes indiennes d'autrefois — de se laver avec du savon, parce que produit industriel. De même, il n'utilise que le sucre préparé à la main suivant une technique millénaire. Hostile à toute nouveauté, opposé par exemple aux vaccinations, protecteur intransigeant des animaux, il s'écriait un jour à l'Assemblée : « J'aime mieux voir dépérir l'économie du pays que de laisser porter atteinte au caractère sacré de nos Vaches ».

L'immunité absolue que les Hindous accordent à la vie animale s'étend aux plus nuisibles des Insectes, de telle sorte que les campagnes anti-malariennes et anti-acridiennes par exemple, indispensables pourtant à la santé des populations rurales et à la sauvegarde des récoltes, rencontrent les plus grandes difficultés. Au Parlement, des Ministres ont dû subir des interpellations très dures à propos de la destruction des Moustiques et on a parlé, jusque dans la presse parisienne, de ces « chemins affectueux » établis par les paysans pour sauver les vols de sauterelles menacés...

Cet ensemble de conditions matérielles et morales si particulières, que le temps me manque pour vous exposer plus en détail, ce psychisme indien si éloigné du nôtre et si peu approprié à la civilisation moderne inspirée de l'Occident, entravent gravement le relèvement de ce grand pays si digne d'intérêt.

Lorsque les Anglais quittèrent l'Inde la situation financière générale était satisfaisante. Mais, depuis, la production tant industrielle qu'agricole est en régression, les revenus

du pays ont diminué de 15 à 20 %, le budget et l'économie se déséquilibrent et la famine devient de plus en plus tragiquement menaçante, malgré les rationnements déjà pratiqués. Les problèmes essentiels restent sans solution et la condition de l'Indien moyen paraît plus mauvaise aujourd'hui qu'en 1947...

Aucun remède d'application facile et d'effet rapide ne semble malheureusement pouvoir améliorer cet état de choses fort inquiétant d'abord pour l'Inde elle-même, mais, qui, du fait de l'instabilité générale de l'Asie d'aujourd'hui, crée, en outre, pour le monde tout entier, des dangers non négligeables.

Suivons du moins, avec toute la sympathie qu'ils méritent les efforts du Gouvernement indien et souhaitons ardemment que, renforcé par des hommes nouveaux, il réussisse à assurer les destinées de l'Inde dans l'ordre, le progrès et la paix.

Après ces quelques réflexions, je voudrais maintenant justifier le titre de cette conférence et commenter devant vous un certain nombre d'images...

M. Jacques Millot présente alors une série de photographies en couleur de monuments, de types humains et de scènes caractéristiques de la vie indienne.

M. le Président PRUDHOMME. — Vous nous avez tenus sous le charme de votre parole ; vous nous avez fait un tableau remarquable de votre séjour aux Indes. Vous avez montré ce qu'était l'Inde autrefois et ce qu'elle est aujourd'hui ; la crise très difficile qu'elle traverse et les innombrables difficultés à surmonter que nécessitera son redressement.

Vous avez su également, par une série de splendides photographies, nous faire participer à votre voyage. Je suis heureux de pouvoir vous présenter tous les remerciements de l'Académie.

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

M. G. GRANDIDIER. — Dans la savante préface par laquelle il présente *L'Algérie et son passé*, M. Jérôme Carcopino déclare que M. André Berthier a gagné une gageure qu'avec moins d'expérience, de courage et d'enthousiasme un autre eût perdue, ou plutôt n'eût pas osé tenir, celle de dépeindre en deux cents pages et sans erreur de tonalité, tous les aspects de l'Algérie, des origines à nos jours. Rien n'est plus vrai ; il eût été regrettable que l'auteur du livre ait cédé à la tentation de ne pas tenir la gageure d'autant que, chartiste rompu aux recherches épigraphiques et aux déductions de l'histoire, il a su unir toutes les parties de son œuvre par un lien indissoluble, celui qui relie les époques algériennes entre elles : la permanence d'une population berbère que les conquêtes et les civilisations ont recouverte l'une après l'autre, sans réussir à en modifier profondément les caractères essentiels.

Du livre de M. Berthier on tire la conclusion qu'un voyage en Algérie permet de rapporter du pays une triple impression : on y remarque d'abord le pittoresque de la vie indigène, puis l'ampleur des réalisations françaises et aussi, à condition de parcourir les pistes, le nombre et la majesté des vestiges qui rappellent Rome. C'est à ces documents archéologiques et à l'histoire ancienne des populations que l'auteur consacre la partie la plus importante de l'ouvrage, partie illustrée de magnifiques reproductions photographiques.

Eclairé par son expérience d'inspecteur général de l'enseignement technique M. Le Baut s'est rendu compte que si beaucoup de Français aimaient la géographie — sans pour cela la savoir — et étaient attirés vers cette science par la joliesse des cartes, bien peu d'entre eux connaissaient même les éléments de la fabrication de ces dernières, sur quelles bases on les établissait. Dans un petit ouvrage *Plans et Cartes* destiné à guider les élèves des Collèges techniques et des Centres dans les travaux pratiques de géographie qui figurent à leur programme, ouvrage qui peut intéresser aussi les élèves des lycées et ceux des cours complémentaires, M. Le Baut s'est attaché, sans entrer dans des considérations mathématiques ardues, à montrer et à expliquer comment on représente la terre sur un globe, sur une surface plane, quelles sont les projections qu'on emploie, comment on détermine les coordonnées, ce qu'on

entend par topographie, enfin comment il faut lire, comprendre, interpréter les tableaux, graphiques, diagrammes.

Le nouveau régime des retraites des fonctionnaires de la France d'outre-mer. Cet ouvrage est l'œuvre d'un auteur particulièrement qualifié, M. J. N. Carizey, chef de bureau des Services civils de l'Indochine en retraite : il évoque, sur le sujet considéré, des textes qui intéressent les fonctionnaires de tous les pays de l'Union Française, rapproche la nouvelle réglementation à la fois de la loi du 20 septembre 1948 sur les retraites de l'Etat — dont elle est l'adaptation sur le plan colonial — et des instructions et commentaires officiels basés, dans bien des cas, sur la jurisprudence.

Les fonctionnaires coloniaux prendront connaissance, dans cette brochure, des dispositions dont ils pourront demander le bénéfice, non seulement en fin de carrière, mais sous certaines conditions, au cours de celle-ci.

Les droits des veuves, des orphelins, des femmes divorcées, etc. etc., sont également et entièrement traités dans ce volume. L'Administration, de son côté, peut tirer bénéfice de ce recueil qui groupe, sous chaque rubrique, les textes se rapportant à la même question.

Mme FOLMER. — *Voyages au quatre coins du Congo* par Georges Sion. « J'ai tenté de voir le Congo comme le verrait tout voyageur européen. Sans préparation, d'un regard neuf et gourmand de touriste »... L'auteur n'est pas de ceux qui « savent » à l'avance et nous y gagnons, non seulement un coup d'œil unique sur le pays, mais un coup d'œil à notre portée. Avec un sens littéraire très parent du meilleur documentaire cinématographique, auquel se mêle le don de « l'épique à vol d'oiseau » il nous promène irrésistiblement du « scandale géologique » du haut pays à la fièvre exotique d'affaires du bas pays. Ces colonisateurs n'ont peut-être pas connu les difficultés d'un empire épars et leurs immenses richesses sont groupées, mais ne sont-ils pas les seuls à posséder un empire sans fissure ? Aussi le problème noir n'est-il jamais esquivé, on ne plongera point dans ses arcanes, il sera simplement présenté à l'échelle de la vision la plus authentique, celle du résultat : le cuivre continue, augmente, les noirs s'installent dans les œuvres sociales qu'ils gèrent, les blancs, de leur côté, tout en restant essentiellement belges constituent une collectivité déjà différente de la mère Patrie. Ce sens sagace des valeurs qu'ils manient est le trait peut-être le plus émouvant de cette épopée coloniale après le passage des pionniers dont les visages sont immortalisés à même le roc, à chaque grands travaux.

Les réflexions abondent dans cet ouvrage écrit dans une langue nerveuse et attirante, et provoquent une large sympathie pour cette grande petite nation. Et à cette occasion, il est assez tonique de se rappeler que c'est le français que l'on enseigne dans les écoles du Congo belge.

Pleure, ô mon pays bien-aimé. Né d'un esprit généreux et intègre ce livre d'Alan Paton est un des meilleurs romans contemporains.

Professeur pendant neuf années, Alan Paton abandonne sa carrière pour se consacrer aux jeunes africains délinquants confiés au Deepkloof Reformatory dont il devient le directeur en 1935.

Cotoyant la grande misère humaine, il raconte une histoire à laquelle il a participé ; un vieux pasteur zoulou quitte son village pour retrouver un frère déporté pour le travail dans les mines d'or, un fils attiré par la grande ville de Johannesburg. Homme naïf, simple et humble, perdu dans cette cité corruptrice qui lui rend un frère étranger aux vieilles traditions africaines, un fils voleur et assassin, c'est un voyage bien émouvant que nous fait entreprendre l'auteur. D'un récit simple, il aborde des problèmes immenses sociaux et raciaux dont André Siegfried a dit qu'ils étaient semblables à l'abîme.

On ne peut dire que l'auteur a apporté une conclusion à ces grandes questions, il les a spiritualisées et cette fresque humaine née d'un conflit entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire a été peinte avec un talent dont on ne peut dire si l'esprit prime la générosité.

Riz et Pruneaux, par le D^r M. Gronier. Excellent et dynamique carnet de route d'un docteur attaché au corps expéditionnaire d'Indochine.

De ce livre vivant qui rappelle les meilleurs romans d'aventure encore que l'histoire garde son authenticité, on retrouvera une occasion nouvelle de rendre hommage aux combattants français et autochtones qui ont inscrit de leur sacrifice le seul moyen de régler dans l'immédiat un conflit né d'une politique malencontreuse.

BIBLIOGRAPHIE

BERTHIER (André). — *L'Algérie et son passé*. Paris, Editions A. et J. Picard, 1951, in-8°, 213 pages avec cartes, illustr. et pl. (*Don de l'éditeur*).

- ****. — *Archives de l'Institut Pasteur de Tananarive. Rapport annuel, 1949.* Tananarive, Imp. offic. 1950, in-8°, 109 pages (*Don du Dr Girard*).
- GROMIER (Dr). — *Mammouths et hommes des cavernes.* Paris, Amiot-Dumont édit., 1951, in-8°, 152 pages avec illust. (*Don de l'auteur*).
- GRONIER (Maurice). — *Riz et Pruneaux. Avec les Commandos dans la brousse de l'Indo-Chine.* Paris, Emile-Paul édit., 1950, in-12°, 312 pages avec carte et illust. (*Don de l'éditeur*).
- PAHAUT (R.). — *Notes sur l'emploi géodésique des projections conformes : Sur la projection de Gauss utilisée au Congo belge.* Bruxelles, Inst. roy. colonial belge, in-4°, 1950, 130 pages avec graph.
- BERGER (Lucien A.). — *Catalogues raisonnés de la Faune entomologique du Congo belge : Lépidoptères. Rhopalocères. I. Fam. Papilionidae.* Tervuren. Annales du Musée du Congo belge, 1950, in-fol., 102 pages avec illust.
- SION (Georges). — *Voyages aux 4 coins du Congo.* Bruxelles. Ad. Gœmaere édit., 1951, in-12, 181 pages avec carte (*Don du Bureau de l'Information du Ministère des Colonies*).
- PATON (Alan). — *Pleure, ô pays bien-aimé* (traduit de l'anglais par Denise Van Moppès). Paris, Editions Albin Michel, 1951, in-12, 339 pages (*Don de l'éditeur*).
- CARIZEY (J.-N.). — *Le nouveau régime des retraites des fonctionnaires de la France d'outre-mer.* Paris, Charles Lavauzelle et C^{ie} édit., 1951, in-8°, 99 pages (*Don de l'éditeur*).
- VIGNON (R.). — *Discours de M. R. V... préfet de la Guyane, à la 1^{re} session extraordinaire du Conseil général (1951).* Cayenne. Imp. Paul Laporte édit., 31 janv. 1951, in-8°, 25 pages (*Don de l'auteur*).
- DARTEVELLE (Edmond). — *La Côte et l'Estuaire du Congo.* Bruxelles, Inst. roy. col. belge édit., 1950, in-8°, 59 pages avec phot.
- JENTGEN (P.). — *Genèse de l'hypothèque conventionnelle en droit congolais.* Bruxelles, Inst. roy. col. belge édit., 1950, in-8°, 133 pages.
- RICHOME (Agnès). — *La merveilleuse histoire d'une grande missionnaire Anne-Marie Javouhey.* Paris, éditions Fleurus, 1950, in-4°, 48 pages d'illustration (*Don de M^{me} A. R. Louis Joly*).
- BENUZZI (Felice). — *Kenya ou la fugue africaine.* Paris et Grenoble, Arthaud édit., in-8°, 310 pages avec illust. (*Don de l'éditeur*).
- LE BAUT (L.). — *Plans et Cartes.* Paris, Editions André Lesot, 1951, in-4°, 54 pages avec cartes, plan, tab. et illust. (*Don de l'éditeur*).

COMPTE RENDU
DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE
DU 6 AVRIL 1951

La séance est ouverte à 15 heures sous la présidence de M. Emile PRUDHOMME.

Présents : MM. PRUDHOMME, Jacques MILLOT, Oswald DURAND, BARQUISSAU, Henri SAURIN, René POTTIER, Général de BOISBOISSEL, Général HURULT, René PINON, F. LIORÉ, CÉDÈS, Pierre LEGOUX, CANDAGE, CHARLES-ROUX, Amiral LACAZE, Pasteur LEENHARDT, GAYET, René BOUVIER, Albert LAPRADE, Victor CAYLA, LEMAIGNEN, D^r GIRARD, REIZLER, MICHEL-CÔTE, GERBINIS, CAROUGEAU, René TOUSSAINT, Louis SPAS, G. GRANDIDIER.

Excusés : MM. le Gouverneur NAEGELEN, ROBEQUAIN, GISCARD D'ESTAING, DURAND-RÉVILLE, Gouv. Général DELAVIGNETTE, D^r MATHIS, FROIDEVAUX, GHEERBRANDT, LÉMERY, Amiral LE BIGOT, BARÉTY.

M. GRANDIDIER. — Avant de lire le procès-verbal, je voudrais exprimer les regrets de l'Académie qui s'est trouvée dans l'obligation de décommander sa dernière réunion. Etant donné la grève des transports, étant donné que nous avons des projections à faire, que la venue des personnes habitant Nogent, dont la présence était indispensable ainsi que le matériel dont l'apport était impossible, considérant d'autre part les difficultés qu'auraient eues beaucoup de membres privés de moyens de communication, toutes ces raisons nous ont poussés à annuler cette séance. M. Bouriquet, qui devait traiter un sujet très intéressant : « Cette richesse de Madagascar qu'on appelle la vanille » et au sujet de laquelle il a fait récemment des découvertes importantes, a accepté de reporter sa communication le premier vendredi de mai.

Je voudrais encore exprimer le profond regret qu'éprouve l'Académie de la mort de M. Vatin-Pérignon. Vous avez sans doute appris que M. Vatin-Pérignon est mort subitement le 23 mars, dans sa propriété de Champagnier dans l'Isère. Là une première cérémonie s'est déroulée, en présence de la famille et des personnalités dauphinoises ainsi que de quelques envoyés officiels. Puis l'inhumation a eu lieu dans un cimetière de famille, en Seine-et-Marne, jeudi dernier. Enfin ce matin a eu lieu la cérémonie officielle, à Saint-Philippe-du-Roule, à laquelle beaucoup d'entre nous assistaient. Je ne veux pas évoquer maintenant la vie et l'œuvre de M. Vatin-Pérignon, M. le Général de Boisboissel, qui était très lié avec lui, veut bien nous exposer sa carrière, rappeler sa mémoire et exprimer les profonds regrets de l'Académie au début de la prochaine séance.

M. le Président PRUDHOMME. — Messieurs, en signe de deuil, je vous propose d'observer une minute de silence.

L'assemblée, debout, se recueille un instant.

Lecture du procès-verbal de la séance du 2 mars par M. le Secrétaire perpétuel qui est adopté sans observations.

M. GRANDIDIER. — Parmi les raisons d'excuses d'absence de nos confrères je voudrais vous signaler celle de M. Durand-Réville qui m'a écrit personnellement pour me dire qu'il a eu une congestion pulmonaire grave, que sa convalescence est lente. Je demande à l'Académie de s'associer aux vœux que je lui ai adressés.

Dans la correspondance il y a encore — et je fais mes excuses des mots trop aimables qu'elle contient à mon égard, mots que je ne mérite pas — une lettre du Secrétaire Général de l'Incidi, M. Wigny, ancien Ministre des Colonies de Belgique, qui remercie l'Académie de l'accueil et de l'hospitalité qui lui ont été accordés.

INSTITUT INTERNATIONAL
DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
APPLIQUÉES AUX PAYS
DE CIVILISATIONS DIFFÉRENTES

—
« INCIDI »
—

anciennement :
Institut Colonial International

—
Secrétariat général

Bruxelles, le 19 mars 1951.
11, Boulevard de Waterloo.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL ET CHER COLLÈGUE,

Dès ma rentrée à Bruxelles, je tiens avant tout autre chose, à vous remercier une fois de plus des services éminents que vous avez rendus à notre Institut en mettant à sa disposition pour notre Session les locaux et toutes les facilités du bel hôtel de l'Académie des Sciences Coloniales.

Votre concours et celui de vos collaborateurs — et vous me permettez de citer tout particulièrement parmi eux M^{me} Barbier — à permis la réalisation de cette bonne organisation que chacun de nos Collègues a appréciée et dont le mérite revient entièrement à vous-même et à nos Collègues Français.

Je vous prie de bien vouloir transmettre au Comité de Direction de l'Académie des Sciences Coloniales, l'expression de la gratitude de notre Institut.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Perpétuel et Cher Collègue, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Secrétaire général,
P. WIGNY.

M. G. GRANDIDIER,
Secrétaire Perpétuel
de l'Académie des Sciences Coloniales,
Paris.

Messieurs, je ne veux pas m'étendre sur les travaux de cette réunion internationale ; je crois que M. Gayet sera content de vous en parler lui-même et de vous raconter les différents épisodes de cette manifestation qui a eu vraiment beaucoup de succès, même dans les milieux officiels, à l'Assemblée de Versailles entre autres.

J'ai reçu du Général Meynier une aimable et longue lettre dont voici les principaux passages :

.....

Vous avez probablement appris par la presse le succès du Rallye international automobile de la Méditerranée au Cap, dont j'avais entretenu notre Compagnie, presque dès ses débuts... Nous comptons poursuivre l'œuvre de propagande africaine ainsi entamée et pour commencer, notre Comité d'organisation crée des prix littéraires destinés à récompenser les meilleures relations de voyages transafricains qui nous seront envoyés. En principe, il y en aura trois destinés respectivement à primer des récits en langue française, anglaise et italienne. Nous inviterons tous les participants du Rallye à nous adresser leurs œuvres...

Un point délicat consiste dans la désignation du jury chargé de départager les intéressés. Si les membres de ce jury doivent d'abord comprendre quelques membres du Comité d'organisation et M. L. Lehuroux, nous sommes très hésitants pour la désignation du Président du jury Français. Nous vous serions très reconnaissants si vous pouviez nous conseiller à ce sujet. Il nous intéresserait que ce Président soit choisi dans l'Académie des sciences coloniales. M. Maurice Bedel s'est modestement récusé et nous a suggéré quelques noms : ceux de J. Tharaud par exemple... Qu'en pensez-vous ? Nous serions heureux de placer en quelque sorte nos prix sous le signe de l'Académie.

Je vous signale d'autre part que toujours dans le même objet de propagande, nous avons décidé de transformer notre Bulletin trimestriel actuel, en une Revue Générale d'Action Africaine qui prendra le titre d'Eurafrique et dont l'ambition serait de développer la connaissance de l'Afrique moderne, dans tous les domaines et de créer des liens sympathiques entre pays sans doute appelés à travailler ensemble... Je joins à cette lettre le projet de Manifeste qui introduira notre Revue et signifiera ses objectifs...

Nous serions heureux de tous les conseils et suggestions qui pourraient nous être donnés à ce sujet... et plus encore des collaborations qui pourraient nous être offertes.

Je crois qu'il y a là un projet que l'Académie doit encourager. Je vous demande par conséquent de vouloir bien apporter au Général Meynier tout votre concours. Je pense d'ailleurs que lui-même vous en reparlera lorsqu'il viendra à Paris ; sa lettre annonce en effet son arrivée pour le mois de mai.

M. le Président PRUDHOMME donne la parole à M. Gayet qui vient d'entrer en séance, pour rendre compte des récents travaux de l'Inci.

M. GAYET. — Je me permets de présenter à l'improvisiste un résumé des travaux de l'Incidi qui se sont déroulés du 12 au 15 mars. Grâce au concours complet de l'Académie, cette réunion, ouverte par de brillants exposés de M. Georges Duhamel et de M. le Gouverneur général Delavignette, a rencontré un succès inespéré. En effet, nous avons pu réunir plus de quarante participants étrangers alors qu'à vrai dire, parmi les trente membres français, nous n'avions qu'une dizaine de présents, mais les absents empêchés étaient relayés, si j'ose dire, par nos amis et invités, qui ont fait des interventions fort appréciées, notamment M. le Gouverneur général Pignon, M. le Gouverneur Deschamps, M. le Professeur de Droit Leduc et notre aide juriste vietnamien M. Nguyen Huu Khang.

Cette 26^e session, qui succédait à celle de Bruxelles, était particulièrement importante sur le plan international parce que c'était la première fois, depuis la longue interruption de la guerre, que cette réunion se tenait à Paris. Il fallait remonter jusqu'à 1931 pour retrouver les traces de ces travaux internationaux sur les questions coloniales — qui osaient encore dire leur nom — à Paris. Cette fois, avec la nouvelle appellation d'Institut des Civilisations Différentes, les travaux se sont poursuivis avec le maximum d'efficacité. Grâce au nouveau Secrétaire Général, ancien Ministre des Colonies belges, P. Wigny, la préparation avait été très poussée à Bruxelles et tous les rapports sans exception, rapports particuliers, rapports généraux, avaient été imprimés et distribués, au moins en épreuves. Les congressistes ont pu disposer d'une documentation particulièrement solide rédigée en français ou en anglais.

Je tiens à signaler quelques remarquables rapports. Nous avons la bonne fortune d'avoir à la fois l'ancien Ministre des Colonies belges M. Wigny, qui a mis sur pied le plan décennal du Congo belge, qui se poursuit autrement que par des projets et des rêves, mais par des réalités tangibles et rapides, et l'ancien Ministre des Colonies britanniques the Right Honourable Creech Jones, qui pendant quatre ans mit au point le financement du Colonial and Welfare Act et des systèmes compliqués pour le soutien de la production, même dans les plans les plus discutés, comme le plan des cacahuètes, qui a eu des résultats incertains, mais qui constitue une masse d'expérience considérable. S'il faut éviter les erreurs qui ont été commises par nos amis britanniques, très fortement étayés par leurs ressources financières et par les investissements des divers fonds, il faut étudier ces expériences courageuses et tenaces.

Dans le groupe britannique je signalerai encore Mrs Miller, remplaçant M. le Ministre Ivor Thomas, M. le Vice-Président Tracy Philipps, Sir Patrick Folkes et Sir Archer Cust. Dans le groupe belge le toujours pétulant R. P. Charles, notre ancien Secrétaire général Louwers, M. le Gouverneur général Moeller de Laddersous et le Procureur général Sohier.

A côté des rapports quasi officiels des Belges, des Britanniques et des Français, nous avons reçu des rapports non négligeables de nations ex-coloniales, mais qui portent aux territoires de civilisations différentes un intérêt soutenu plus efficace qu'on ne le pense.

Les rapports et travaux de nos collègues hollandais ont été

comme d'habitude très étoffés, et je citerai ceux de M. Idenburg, de M. Van Diffelen, de MM. les Professeurs Drewes et Van Lier. Dans les rapports italiens M. le Duc Astuto di Lucchesi n'a pas hésité à reprendre des notions de géopolitique, exaspérées pendant les années de guerre ; mais l'Eurafrique peut être opposée à l'Eurasie. Ces vues étaient complétées par des perspectives générales sur l'application et la compréhension surtout du Quatrième Point Truman dans les territoires africains.

Ainsi cette réunion internationale, qui tenait ses assises dans l'hôtel de votre Académie, voyait la synthèse d'une série d'apports soit d'expérience, soit de bonne volonté, d'efficacité certaine, avec de larges résonances extérieures.

Vous pourrez suivre ces travaux dans les comptes rendus qui seront publiés à Bruxelles par l'Incidî d'ici un mois ou deux. Des chroniques moins lourdes seront faites dans la Revue *Civilisations* qui a paru pour la première fois en janvier 1951 et dont le deuxième numéro paraîtra en avril 1951. *Civilisations* fournit une documentation bilingue, c'est-à-dire que les articles sont imprimés en original, soit en anglais, soit en français, soit éventuellement en espagnol suivant la personnalité du rédacteur ; elle comble une lacune de documentation sur les efforts comparés des nations, soit sur l'Afrique, soit sur l'Asie, soit sur d'autres territoires.

L'œuvre de l'Institut de Bruxelles, tenacement poursuivie depuis 1893, doit se continuer dans des formes nouvelles et sans cesse adaptées. Pour le prochain Congrès, à Florence, en juin de l'année prochaine, où j'espère que certains membres de l'Académie voudront bien venir, l'ordre du jour a déjà été tracé. Les rapports ont été, sinon répartis exactement, du moins orientés de façon qu'on se mette à l'œuvre et qu'on arrive à Florence non point seulement pour en admirer les splendeurs artistiques et les incomparables souvenirs, mais pour construire un avenir brillant des pays latins et des pays de l'Europe occidentale.

Pour terminer, je vous citerai les noms des membres du nouveau Bureau de l'Incidî élus lors de cette assemblée générale et dans ces locaux mêmes. Ce bureau comprend, comme Président, M. l'Ambassadeur Cora, suivant la tradition qui veut que le président soit de la nationalité du pays qui doit accueillir la prochaine session internationale.

— Vice-présidents : un Américain, M. Emery Ross et un britannique, le Colonel Ponsonby.

— Membres titulaires : un Italien, M. le duc Astuto di Lucchesi ; M. Idenburg pour la Hollande, M. Ruwet pour la Belgique, Castanon pour l'Espagne, un Portugais, qui n'est pas encore désigné et moi-même pour la France.

— Le Secrétaire général reste M. Wigny.

J'espère que votre attention demeurera bienveillante pour les travaux qui se sont tenus dans ces salles mêmes, pour les travaux publiés par la revue *Civilisations* et pour les travaux de Florence. Ceux-ci vous appellent, si vous le voulez bien, non point dans un mai florentin mais dans un juin florentin, prolongement de l'éternelle jeunesse de l'Italie, des peuples latins et de l'Europe occidentale que nous représentons encore un peu.

M. le Président PRUDHOMME. — Je tiens à vous remercier au nom de l'Académie de l'exposé si simple et si complet que vous avez bien voulu faire sur la dernière session de l'Incid.

M. GRANDIDIER. — Pour terminer la correspondance qui s'échelonne sur plus d'un mois, je dois vous faire une communication au nom de M. Guernier qui adresse à l'Académie copie d'une lettre qu'il vient d'envoyer à M. le Ministre des Affaires étrangères.

Paris, le 17 mars 1951.

Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères, c/o Direction d'Afrique, Quai d'Orsay, Paris.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Me référant au voyage que je viens de terminer après six semaines de présence dans les principaux pays du continent africain, et pour lequel vous aviez bien voulu me faire parvenir un certain nombre de lettres d'introduction auprès des Ambassadeurs et Agents Consulaires de France, je tiens à vous remercier de l'accueil particulièrement aimable que j'ai trouvé auprès de tous nos représentants.

Ainsi que je vous l'avais promis, je procède à la rédaction d'une note d'ensemble sur les différences et les incidences des modalités d'application du Plan Marshall et du Point IV dans les différents pays d'Afrique.

En attendant, je tiens à vous faire part tout de suite d'un fait dont j'ai été fortuitement le témoin mais qui me paraît présenter une certaine importance pour notre pays.

Me trouvant au Kenya, à Nairobi, je rendais visite à M. le Professeur Leakey, Directeur du Muséum Corindon, et qui est considéré aujourd'hui comme l'un des hommes parmi les plus éminents de la Science Préhistorique. En ma double qualité de membre de l'Académie des Sciences Coloniales et membre de la Société des Africanistes, le Professeur Leakey me donnait de suite connaissance d'un télégramme officiel qu'il venait de recevoir du Gouverneur Général du Congo Belge.

A la demande qu'avait formulée M. le Professeur Leakey de tenir le prochain Congrès de la Préhistoire à Léopoldville, le Gouverneur Général du Congo Belge répondait qu'en l'état actuel des choses et devant l'impréparation de ses services sur les questions préhistoriques, il ne pouvait envisager la réunion du Congrès à Léopoldville.

M. le Professeur Leakey m'ayant demandé mon avis sur la question, je lui suggérai, en égard à l'importance considérable prise par les découvertes marocaines de Sidi abd er Rahmane dans la préhistoire universelle, de demander au Général Juin de tenir le Congrès au Maroc.

Après échange de vues, le Professeur Leakey me fit savoir qu'avant de prendre cette initiative il préférerait s'en entretenir au préalable avec l'Abbé Breuil.

Au moment de cette conversation, l'Abbé Breuil se trouvait précisément au Cap. Je l'avais manqué de quelques jours à mon arrivée à Johannesburg.

L'Abbé Breuil devant rentrer incessamment en France, après sa très importante découverte en gravure rupestre à laquelle on a donné le nom de « La Dame Blanche », je suppose que le Maroc pourrait être ainsi saisi d'une demande de la tenue d'un Congrès de la Préhistoire.

C'est pourquoi j'ai voulu vous tenir immédiatement au courant de cette conversation à laquelle j'ai pris part très fortuitement.

J'ai bien entendu signalé au Professeur Leakey que je n'avais aucune compétence et aucune qualité pour intervenir en la circonstance, et que ma suggestion n'avait que la valeur d'un propos de conversation.

Afin de gagner du temps, et dans le seul but d'une information rapide, je me suis permis d'envoyer copie de la présente lettre :

- au Général Juin,
- à M. le Ministre de l'Education Nationale,
- à l'Académie des Sciences Coloniales,
- à la Société des Africanistes.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma très haute considération.

Eugène GUERNIER,

de l'Académie des Sciences Coloniales
Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques
de l'Université de Paris.

Je dois enfin vous faire part de la très prochaine réunion, à l'Institut de Droit comparé de l'Université de Paris, d'une Semaine du Droit Musulman qui est placée sous l'autorité du Doyen de la Faculté de Droit de Paris, M. Julliot de la Morandière, et dont le président actif de la Section orientale de l'Académie de Droit comparé est notre confrère M. Louis Milliot. Cette Semaine doit avoir lieu du 2 au 7 juillet 1951 et enfin vous rappeler que l'Association française pour l'Avancement des Sciences va tenir son Congrès à Tunis au mois de mai et que son Président cette année est notre confrère M. Roger Heim ; le programme est à la disposition de nos confrères.

En terminant je signale en un mot la session du Congrès du Comité des Travaux historiques et scientifiques qui vient de se tenir à Rennes avec un grand succès. C'était le 76^e Congrès qui, comme vous le savez, a lieu tous les ans sous l'autorité du Ministre de l'Education Nationale. Au cours des différentes communications, **scientifiques en particulier, les questions coloniales** ont été à maintes reprises évoquées, notamment dans la section de Géographie et celle des Sciences naturelles. La Section de Botanique était présidée par M. Blaringhem, membre de l'Institut, et j'avais l'honneur d'avoir la charge de la Section de Géographie. La Présidence, cette année, était dévolue à la Section d'Archéologie et assurée de la manière la plus brillante par M. Marcel Aubert, membre de l'Institut.

Le Président donne la parole à M. G. Grandidier et à M^{me} Folmer pour la présentation d'ouvrages.

(Voir le texte de ces présentations pages 167 et suiv.).

Il prie ensuite M. le Prof. Millot de vouloir bien faire sa communication : *Images de l'Inde*.

(Voir le texte de cette communication page 159).

La séance est levée à 16 h. 30.

L'Académie se forme ensuite en Comité secret.

ACADÉMIE

DES

SCIENCES COLONIALES

SÉANCE DU 20 AVRIL 1951

RÉCEPTION DE M. STANISLAS REIZLER

Le 20 avril 1951 M. Stanislas Reizler élu le 25 novembre 1949 a pris séance ; il a été accueilli par M. le Président Albert Sarraut qui lui a souhaité la bienvenue dans les termes suivants :

MONSIEUR,

Vous m'avez fait la grande faveur de me prier de prendre votre main pour vous conduire devant la noble compagnie qui rassemblait, le 25 novembre 1949, sur votre nom, le témoignage insigne d'un suffrage massif, et qui attend aujourd'hui de vous l'expression de la gratitude profonde que vous avez hâte, je le sais, de lui porter.

Je ne vois pas comment j'eusse pu refuser de souscrire à votre aimable désir. Nous nous connaissons, je le redirai tout à l'heure, et j'ose ajouter que nous nous estimons, depuis une trentaine d'années. De surcroît, nous sommes l'un et l'autre des journalistes, des professionnels de la presse, moi depuis plus de soixante ans, et vous depuis un temps que m'interdisent de préciser, ici, des présences féminines devant lesquelles vous souhaitez conserver le prestige d'une juvénilité qui défie la médisance des registres de l'état civil. Nous sommes unis, d'autre part, dans l'intimité de notre âme, par la ferveur et la dévotion d'un même culte pour la grande œuvre, créatrice et humaine,

que la France a construite dans ce qu'il nous plaît d'appeler encore son domaine colonial, et dont la mémoire sera sauvée du naufrage de l'oubli par l'apostolat d'une Académie qui ne renie pas plus son titre, que ses origines et ses idéaux.

Enfin, nous avons encore ceci de commun, vous et moi, que pour atteindre le terminus envié de cette Corinthe académique où, selon l'adage latin, *non licet omnibus adire* nous avons pris tous les deux des sentiers de traverse dont les méandres fantaisistes ne paraissaient pas, dès l'abord, orienter notre arrivée vers le seuil où nous nous sommes rejoints. Ce qui semblerait prouver que si tous les chemins mènent à Rome, ils peuvent également conduire à la rue La Pérouse.

Je vous dois cependant cette justice, où il n'entre aucune ironie, que vous avez battu contre moi le record de la sinuosité dans le trajet de l'itinéraire. Pour ma part, journaliste à dix-huit ans, j'avais dédié ma carrière aux dilections de la critique d'art. C'était le dessein essentiel et l'unique but de mon existence. Des bifurcations imprévues, ou des virages accidentels sur cet autostrade m'ont jeté dans la course de haies d'une randonnée politique, où j'ai pu apprécier la morsure, plutôt cuisante, des barbelés qui la festonnent. Du moins, ai-je fini par atteindre d'assez bonne heure, pour m'y fixer résolument, le cher refuge du chantier colonial français.

Votre circuit, mon cher collègue, a été un peu plus capricieux. Il me suggère assez volontiers, quand je l'examine, les dents de scie d'un cardiogramme ou les ondulations d'une bande de sismographe établie au plus près de terroirs volcaniques. Essayons de dérouler la pellicule de votre destinée avec méthode, et dans un esprit bienveillant qui transige le plus possible avec la tradition de parsemer de pointes d'épingles le fauteuil où le récipiendaire va s'asseoir.

Vous êtes né d'un père industriel, qui dirige une sucrerie, dans un petit village de la Russie, de la vieille Russie, celle des Romanov, qui, lorsqu'elle colonisait à outrance ses voisinages d'Asie jusqu'aux bords du Pacifique, n'avait pas du moins l'impudeur de jeter sur ses conquêtes le mensonge d'un voile anticolonialiste, comme fait actuellement l'empire des Soviets pour les annexions cyniques des populations et des pays enchaînés par sa dictature derrière le

rideau de fer. Vous avez quitté la steppe slave à deux ans, après la perte de votre père, et jusqu'à l'âge de sept ans, vous êtes venu résider à Paris, rue de Rennes, avec votre mère et vos deux sœurs. En ce point, je note un petit fait, où se découvre une coïncidence curieuse. Votre famille a un ami, dont elle aime à fréquenter la maison : il s'appelle Jules Ferry. Vous approchez ainsi, tout enfant, le Précurseur, le grand patriote, le grand citoyen, qui aura gravi stoïquement le plus douloureux calvaire pour donner à la France son magnifique empire d'outre-mer. Votre mère vous a conté que vous étiez chez lui, dans cet après-midi de 1887, où le Parlement appelé à élire le Président de la République donnait 212 voix à Ferry et 303 à Sadi Carnot. Je n'évoque pas ce souvenir pour y trouver la source de votre vocation coloniale ; elle ne naîtra que beaucoup plus tard. Mais j'aime à songer à ce premier contact, d'où est issu pour vous le culte véritable que vous avez, par la suite, voué à la mémoire de l'illustre Vosgien et à son œuvre. Il eût aimé, s'il avait vécu davantage, vous voir vous engager un jour sur le glorieux chemin que son génie avait tracé.

Tout homme a besoin d'affermir l'amour de sa grande patrie par la tendresse plus proche et plus chaude dont il entoure la petite patrie qu'il y a choisie. C'est en Lorraine que vous cherchez la vôtre, dans ce morceau de territoire détaché de Metz où les vainqueurs de 1871 nous ont laissé l'héroïque citadelle de Longwy. Il y a, dans les environs, un village, de cinq cents habitants, que vous allez élire. Il s'appelle Rehon et il se décore d'un prestige historique par la présence d'une haute figure de la III^e République, le grand humaniste Alfred Mézières, qui a triomphé de son ami Taine sous la coupole de l'Académie Française, et qui éblouit, dans votre jeunesse, les couloirs du Sénat, où je le rencontre, de l'étincellement de sa conversation. Cher Alfred Mézières ! Il encourage et discipline vos premiers balbutiements de grec et de latin. Vous admirez, et vous avez raison, ce beau vieillard dont le sourire s'épanouit dans la mise en plis toujours soignée du flot de neige qui ondule à son menton, et en l'honneur de qui la modeste halte de Rehon voit s'arrêter l'express Longwy-Paris qui, d'ordinaire, brûle cette humble étape. J'ai connu moi aussi, Alfred Mézières, et je garde dans mes tiroirs la

vieille photographie décolorée qui me représente auprès de lui, jeune Sous-Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, dans une inauguration qu'ensemble nous avions présidée, et où ma mince barbe noire pointe à côté de sa barbe fleurie qui évoque celle de Charlemagne.

Mais avec Alfred Mézières, et dans ce même village de Rehon, il vous est donné d'approcher un autre Lorrain qui sera, comme tant d'autres, voué au destin à la fois éminent et cruel des grands Français. Il n'est encore qu'un jeune étudiant, mince et svelte, sur le front duquel s'accumulent les lauriers universitaires ; et votre mère vous le désigne en disant : « Tu feras comme lui ; que cet Albert soit ton modèle ». L'étudiant s'appelle Albert Lebrun, Président futur de la République. Nul plus que lui, mon cher collègue, ne se fût réjoui de vous accueillir dans cette maison, où je garde la fierté d'avoir été appelé naguère, par notre Académie dont il était l'orgueil, à saluer sa noble, pathétique et très pure mémoire.

Les jours passent à Rehon, comme ailleurs, et l'adolescent que vous êtes devenu aspire à exercer ses facultés sur un théâtre plus ample que celui de votre bourgade villageoise. Vous avez acquis, à force de labeur, une solide culture classique, à la faveur de laquelle s'est éveillée dans votre esprit la passion ardente de l'histoire. Elle suscite même en vous des réflexes d'une forme insolite : vous pleurez, m'a-t-on dit, lorsqu'un de vos éducateurs vous conte la mort de Turenne. Animé du feu sacré, vous allez courir à la Sorbonne, vous asseoir à la Faculté des Lettres, fréquenter l'Ecole des Hautes Etudes, et surtout être assidu aux cours de l'Ecole des Chartes. La méthode historique va vous y révéler ses émouvants secrets ; mais dans cette pépinière d'érudits et d'historiens, vous apprenez aussi une autre petite chose, qui a incisé son empreinte sur votre caractère : le mépris de l'argent. Vous avez entendu votre professeur de paléographie inaugurer sa première leçon par ces mots : « Ceux d'entre vous, Messieurs, qui seraient entrés dans cette Ecole avec le souci de gagner de l'or ou même de gagner leur vie ne sont pas à leur place. L'érudition et le Moyen Age, voilà votre lot et votre seule récompense ». Vous pourrez, après cela, vous consoler, comme je le fais moi-même, de l'absence de richesse en vous répétant ce très savoureux dicton espagnol : « Quand on voit à qui

Dieu donne l'argent, on comprend combien Dieu méprise l'argent ». En tous cas, si l'École des Chartes n'achemine pas vers la fortune, il lui arrive de mener à l'Académie des Sciences Coloniales, témoin vos deux grands anciens, Gabriel Hanotaux et le Gouverneur Martineau.

Continuons à dérouler votre film. J'ai hâte de vous y trouver sous la vareuse coloniale. Mais nous n'y sommes pas encore. Vous compliquez la poursuite de votre piste en la brouillant dans le maquis de votre paléographie. Ses ronces vous ont bien accroché, et les démons de cette jungle ne vous lâchent pas. Archiviste en 1913, vous vous signalez par la documentation inédite d'une thèse fort originale sur l'histoire des Censeurs royaux depuis Henri IV jusqu'à la Révolution. Votre route, toujours en lacets, vous porte ensuite vers l'École des Langues Orientales, où vous allez saisir peut-être l'occasion de vous rapprocher de nous. Vaine illusion, puisque vous cherchez à y cueillir un diplôme de langues byzantino-moscovites. C'est le retour offensif de la Russie, dans une manière de charme slave, que favorise d'ailleurs votre goût prononcé pour la linguistique. Vous y faites la preuve de facilités étonnantes. Vous vous aventurez en même temps dans le journalisme, avec de solides articles sur les Romanov, les décembristes et ce mauvais génie de Raspoutine.

Cela correspond chez vous à l'ambition, fort légitime d'ailleurs, de franchir les portes de l'École de Saint-Pétersbourg, qui propose à votre recherche les trésors d'un champ inexploré et peut conduire un homme comme vous, auquel la chance a toujours souri, au Collège de France et, qui sait ? à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Mais voici venir, avec la guerre de 1914, la déroute de vos projets. Tandis que vous soignez des contagieux, récoltez la médaille des épidémies, servez d'interprète, sur le front de Champagne, aux soldats que nous envoie la Russie de 1916, la roue tourne bientôt du mauvais côté dans le vaste pays où la révolution de Lénine a tôt fait de bouleverser tant de structures. Plus d'école française de Saint-Pétersbourg ! Adieu, vos rêves d'historien slave ! La piste Reizler, encore un coup, va bifurquer vers d'autres points cardinaux.

Mais, maintenant enfin, on va vous voir poindre à l'horizon avec un profil levé qui semble humer dans l'es-

pace les senteurs puissantes et grisantes de la brousse.

La Société de Géographie vous a ouvert les seuils de sa somptueuse bibliothèque où, parmi ses 300.000 volumes, figure la plus précieuse documentation coloniale du monde. Le sort en est jeté. Vous allez travailler, pendant dix-huit ans, sous le contrôle de ces chefs qui sont le Prince Roland Bonaparte, président, le secrétaire Guillaume Grandidier l'archiviste Henri Froidevaux. Le paléographe en vous cède le pas au géographe. Et quelle passionnante besogne vous offre alors la fouille fructueuse des documents que vous collez à la demande d'une forte phalange d'hommes dont vous êtes le confident et le conseiller, les explorateurs, les officiers, les voyageurs, les prospecteurs, les colons, les chasseurs, les médecins, les missionnaires, toute la pléiade vaillante des êtres audacieux et humains qui vont, au delà des océans, porter sur leurs épaules cette noble charge que Kipling a appelée le fardeau de l'homme blanc.

Tout en compulsant vos archives, il va sans dire que vous écrivez. Quand n'avez-vous pas écrit ? Quand donc votre encrier a-t-il jamais fermé son couvercle ? Si, quelque jour, notre éminent confrère Mlle Quinquaud pétrit de ses doigts de sculpteur admirable votre buste, — il est trop tôt, n'est-ce pas, pour parler de statue —, on vous y verra avec la plume non pas au chapeau, mais à la main. A la Société de Géographie, vous délivrez ainsi votre sein d'un enfant en douze volumes, un véritable monument de bibliographie géographique, que couronnent, cela va de soi, des prix nombreux et le rayonnement de votre réputation au delà de nos frontières. On essaie, en pure perte, de vous arracher à votre grande maison par l'appât de situations dorées que votre désintéressement refuse. Vos collègues chartistes font de vous le secrétaire général de l'association des bibliothécaires français, et le jour va se lever, car chacun porte sa croix en ce monde, où celle de la Légion d'honneur sera fixée à votre boutonnière par le Ministre des Colonies Maginot. Décidément, la piste se redresse, et vous allez désormais vous engager à fond sur le champ du labour colonial.

Je vous y attendais, sans vous attendre. Je savais que vous circuliez dans les parages de la rue Oudinot, où, depuis trois ans, je présidais à l'action d'ensemble de la France d'Outre-Mer. Mais le contact direct ne s'était pas établi

entre nous. Et voici qu'un matin d'octobre 1923, vous avez pénétré dans mon cabinet, porteur du premier numéro d'une revue titrée *Le Monde Colonial Illustré*, que vous m'avez présentée avec l'abondant et lucide commentaire d'un visionnaire qui a rêvé d'ambitieux et mirifiques desseins.

Plus souvent qu'on ne l'imagine, il arrive aux Ministres de recevoir des fous. Je ne compte plus ceux qui, pendant près de quarante ans, sont venus me proposer les moyens de renverser le mouvement giratoire de notre planète, ou d'autres réalisations d'une égale facilité. Je vous ai regardé d'abord avec l'œil aigu d'un psychiatre. Dans un pays qui a montré, et qui montre encore hélas ! un si étrange détachement, une si coupable indifférence, sauf dans les conjonctures où le fracas des armes y retentit, à l'égard de son empire d'outre-mer, espérer faire vivre, répandre et faire prospérer une grande publication uniquement consacrée au *fait* colonial, quelle aventure, quelle audace, quelle présomption, — ou bien alors, quelle foi d'apôtre, quel enthousiasme irrésistible de croyant cela supposait ! Je vous ai écouté, patiemment, puis ardemment, et votre conviction m'a pénétré. La Revue était devant moi, ce premier numéro devenu aujourd'hui rarissime où, parmi la plus riche collection d'images, mon portrait avait l'honneur de figurer à côté de celui de Colbert. En fin de compte, je vous ai donné ma bénédiction, accompagnée sans doute des promesses rituelles. Je ne sais pas si je les ai tenues, mais je sais que vous avez gagné la gageure, superbement.

Votre premier comité de patronage semblait autour de votre effort des soutiens de qualité : vos répondants s'appelaient Albert Lebrun, Hanotaux, Lévy-Bruhl, Alfred Lacroix, Jean Brunhes et le cher Pierre Mille, mon vieil ami. Sous le regard de cet aréopage, vous ne pouviez que décupler les énergies de votre labeur. Vous n'y avez pas manqué. De jour et de nuit, entouré de la tendresse vigilante de la chère compagne de votre foyer, vous étiez à la tâche, ignorant loisirs, vacances et repos, n'ayant jamais failli, pendant un quart de siècle, à donner à l'heure fixe le bon à tirer, et prodiguant une puissance de travail qu'épaulait heureusement une santé de fer dans la claire conception et la ferme écriture des articles où brillaient tout ensemble votre bon sens et votre érudition. On attendait avec im-

patience, dans les cercles coloniaux et hors de leurs cloisons, la parution de ces numéros si vivants, si riches de substance, si intelligemment illustrés, où, comme dans un cinéma prestigieux, se déroulait la vie intense de notre France d'outre-mer. Le *Monde Colonial illustré* était fastueux, et il était indépendant. Vous n'étiez pas un courtisan de Ministres ; vous gardiez avec eux votre franc-parler ; mais du moins celui-ci avait-il ce sens de la mesure qui manque à beaucoup de vos confrères d'aujourd'hui. Je n'ai souvenir d'aucune méchanceté décochée à aucun homme politique par le sagittaire que vous savez être, quand il le faut.

Il m'arrive de temps en temps de feuilleter nostalgiquement les numéros anciens de votre Revue. Je m'y retrouve et cela fait toujours plaisir, sous des aspects que n'a pas encore offensés cet irréparable outrage des ans contre lequel je ne possède pas la recette des fards de Jézabel. J'y revois, avec attendrissement, un concours des Ministres des Colonies, de 1870 à 1936, où vous aviez convié vos lecteurs à composer la liste idéale de leurs préférences sur la personne. J'y occupe un rang honorable, après des hommes comme Ferry, Faïdherbe, Gallieni et Lyautey. J'ai même été, dans un second de ces concours, classé avec le n° 3 sur la liste des dix ministres choisis pour les meilleurs services rendus aux colonies. Vos lecteurs, il me semble, étaient devenus à votre école des hommes d'un jugement sain.

Et je ne puis oublier, d'autre part, que c'est lorsque j'assumais, en 1933, la charge de Chef du Gouvernement que votre carrière s'est illuminée du souvenir le plus radieux, dans le faste du grand banquet où, sous la présidence effective du premier Magistrat de l'État, M. Albert Lebrun, assisté des anciens Présidents de la République Millerand, Gaston Doumergue, fut célébré le dixième anniversaire de la fondation de votre Revue. C'était votre triomphe ! Par la suite, une épreuve vous était réservée. Vous aviez, en 1937, griffé de votre plume mon excellent ami Marius Moutet, Ministre des Colonies ; sa juste vengeance s'exerça sur vous par le supplice d'une juste crucifixion, qui vous cloua, cette fois, sur le palmarès des officiers de la Légion d'honneur. Il était naturel, après cela, que vous tourmentant à leur tour, les écrivains coloniaux aient fait de vous, jusqu'en 1939, le Secrétaire général du jury chargé d'attribuer le grand prix de la Littérature de l'Empire.

Votre Revue, dans l'intervalle, poursuivait allègrement son ascension. Elle a duré, sans défaillance, jusqu'à la guerre, pour s'interrompre de 1940 à 1945 sous la domination brutale des « occupants » couleur de vert de gris. Vous avez dû subir, au sujet de votre journal, les contacts venimeux de leurs interrogatoires. Du moins avez-vous pu éviter de prendre rang, comme votre serviteur, dans la file des forçats jetés sur la paille de leurs bagnes immondes. Et vous avez su, comme vous le souhaitiez, continuer, vaille que vaille, à rester penché sur le devenir colonial, jusqu'aux jours fortunés de la Libération où votre *Monde Colonial Illustré*, faisant peau neuve, a ressuscité sous le titre de *France Outre-Mer*.

Une fois encore, — car votre chance, en vérité, reste d'une constance insupportable —, votre entreprise reçoit l'appui des hommes « sauveurs » qui lui éviteront la dérive sur l'écueil. Cette image nautique se présente évidemment à l'esprit lorsqu'on sait — et qui donc l'ignore ? — que l'ami le plus fervent de *France Outre-Mer*, son guide le plus sûr, son soutien le plus fidèle est le grand marin dont notre vénération entoure ici, tout ensemble, la carrière éclatante et la jeunesse invulnérable, notre cher Président d'honneur, notre très aimé collègue, l'amiral Lacaze.

France Outre-Mer vogue avec lui sur tous les océans de la planète, en faisant claquer au vent du succès les plis du pavillon national. Alors, Reizler, mon ami, que vous faut-il de plus, et quel insigne nouveau ajouterait-on à la panoplie de votre vie ? J'allais oublier le dernier en date : cet institut modèle de recherches, au dire du grand savant qu'est le prince de Broglie, et qui se nomme l'Institut Français du Caoutchouc, où vous avez été appelé par la confiance de Langlois-Berthelot, de Robert Michaux et d'Arnaud de Vogué.

Le caoutchouc ! J'allais dire : je sors d'en prendre. Je dirai plutôt : je viens d'en voir. Et comme j'ai été heureux de le regarder, au cours du voyage merveilleux que je poursuivais, le mois dernier, dans cette incomparable Indochine qui est restée la souveraine passion de mon existence !

J'y ai vu, oui, ces admirables plantations de caoutchouc où de stoïques Français, qui ne désertent aucun péril, s'obstinent à rester sur place pour défendre contre les

guérillas du Vietminh et amplifier encore sans répit la fécondité d'une création qui est l'orgueil de notre civilisation. J'ai vu, à côté d'eux, au voisinage des territoires enrichis par la ténacité inlassable de leur effort, le miracle accompli par le génie français, durant les trente ans de mon absence, dans l'embellissement inouï des grands centres et des métropoles comme Hanoi, Saïgon, Phom-Penh, Vientiane, dont je n'ai presque pas reconnu le visage transfiguré. J'ai vu le surgissement des nouvelles écoles et des hôpitaux nouveaux qui sont le signe suprême de l'humanisme français, et par où, quoi qu'il arrive, la présence de la France éternelle, restera toujours là-bas.

Et j'ai vu aussi, avec quelle émotion de fierté qui faisait bondir mon cœur dans ma poitrine, j'ai vu ce que pouvait faire, pour le redressement de l'ordre, les retours de la confiance, la réhabilitation de la bravoure de nos armes, la renaissance partout de l'espoir dans l'avènement de la paix, le génie d'un soldat illustre, d'un admirable stratège, d'un prodigieux entraîneur d'hommes, d'un chef dont l'intrépidité et l'humanité à la fois ont enflammé des troupes héroïques qui, désormais, galvanisées par le Général de Lattre de Tassigny, ne veulent plus reculer et abandonner la frontière où la France défend la liberté du monde avec l'indépendance des peuples qu'elle a émancipés.

Il m'est doux, mon cher collègue, d'envelopper de ces chaudes impressions d'optimisme le propos que j'ai consacré au récit de votre carrière. Il a été sans doute incomplet, et je m'excuse auprès de vous de ses lacunes. On ne retrace pas en quelques instants une existence aussi remplie que la vôtre. Et puis, comme disait un autre, il nous faut bien laisser du champ et du sujet à ceux qui auront un jour à buriner notre nécrologie. Cela, Dieu merci, n'est pas pour demain, ni pour vous, ni même pour moi, et l'octogénaire que je vais être tout à l'heure voit sans jalousie s'ouvrir devant vous les perspectives d'une longue carrière. Promettez-moi surtout de ne pas l'aventurer encore dans de nouvelles sinuosités. Vous avez été, et vous restez, un bon, fidèle, utile et vigoureux ouvrier du chantier colonial. Ce m'a été une joie de vous le dire. Je tiens le grand journaliste que vous êtes pour une recrue dont l'enrôlement assure notre Académie que vous occuperez dignement le fauteuil du très regretté Général Brémont. Vous êtes main-

tenant ici chez vous, et sur les visages qui vous entourent, vous pouvez lire l'unanime expression de la haute estime dont j'ai tâché de vous porter le témoignage sincère.

En remerciement, M. Stanislas Reizler a prononcé le discours suivant :

MONSIEUR le PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Je veux d'abord vous dire ma profonde gratitude. Votre indulgence et votre amitié m'ont appelé à siéger en votre savante Compagnie, et vous avez voulu que j'y vienne prendre la suite du Général Brémont. Grand et double honneur...

Double ! C'est trop peu dire quand on a le privilège de s'entendre présenter, comme il l'a fait, à ma grande confusion, par le Président Albert Sarraut. Que n'ai-je quelques miettes de son prestigieux talent pour parler dignement de mon grand prédécesseur !...

Quelle mélancolie pourtant ! Trop d'absents ne sont plus à qui j'aurais voulu faire entendre mon remerciement pour la responsabilité qu'ils ont dans l'honneur qui, aujourd'hui, m'échoit.

Que ma première pensée soit pour l'École des Chartes, où mes maîtres m'ont appris que c'est en sachant respecter le passé qu'on mérite soi-même le respect de l'avenir et qu'on n'aime vraiment son pays qu'à la condition de l'aimer tout entier.

Trois grandes maisons ont abrité mon labeur et lui ont donné sa forme.

Je pense à la Société de Géographie où j'ai servi pendant 18 ans, aux côtés de mes chefs, vos confrères, MM. Grandidier et Froidevaux que j'ai la fierté de rejoindre ici. J'y ai connu cinq présidents dont je veux saluer la mémoire : le Prince Roland Bonaparte, Henri Cordier, l'orientaliste, le Gouverneur général Roume, Martel le spéléologue et le Maréchal Franchet d'Espèrey.

Je pense au *Monde Colonial Illustré*, *France Outre-mer*, aux hommes qui, au printemps de 1923, ont connu et encouragé l'audacieux projet que j'avais formé avec mon ami Louis de Saint-Légier : le Président Albert Lebrun, Alfred Lacroix, Gabriel Hanotaux, Lévy-Bruhl et cet incompa-

rable ami, Pierre Mille. Dans la lutte qui est le pain quotidien d'une grande Revue, que de fois j'aurais été tenté de déposer le fardeau sans l'appui constant de l'amiral Lacaze, mon Président d'honneur, de Robert de Billy, Ambassadeur de France, du Président Ernest Mercier, de Roger Gasquet, et depuis la Libération, de Georges Gaillard et aujourd'hui des Amis qui sont venus à l'appel et dans le sillage rayonnant d'un Michaux et d'un Léonard, apporter à cette vieille Revue force neuve. Ma chance ! oui. C'est vrai.

Je pense à l'Institut Français du Caoutchouc, où j'ai été appelé en 1942 et où j'ai retrouvé en la personne du Président Philippe Langlois-Berthelot le fils d'un de mes maîtres à l'École des Chartes, ce maître que nous nous plaisions — oh ! sans irrévérence — à appeler Charles V, à cause de l'initiale de ses deux prénoms Charles-Victor et aussi parce que nul, comme lui, n'avait vécu dans l'intimité du plus sage de nos rois.

C'est grâce à ces trois grandes Maisons que j'ai pu poursuivre cette carrière coloniale qui trouve aujourd'hui, par votre consécration, sa récompense.

Puissé-je, sur les traces de mon prédécesseur et à l'exemple de l'homme d'État par qui je viens d'avoir le privilège d'être introduit, être pour vous, Messieurs, dans ce laboratoire des Sciences Coloniales, une recrue utile pour la défense et le développement de notre patrimoine d'Outre-Mer !

De moi, aujourd'hui, vous attendez que j'évoque une figure qui vous fut tant familière, que je déroule le fil de cette longue vie, pure de la source à l'embouchure.

Edouard Brémont naquit à Paris le 5 novembre 1868, d'origine lyonnaise par sa mère et charollaise par son père.

Voir le jour en l'an 1868 et dans la capitale de la France, c'était, selon toutes les apparences, pour un nouveau-né, faire choix d'un temps particulièrement heureux et d'un pays qui était le plus riche et le plus souriant, le plus insouciant aussi. Souvenez-vous.

A l'heure où naissait Edouard Brémont, la grande Exposition internationale, apothéose d'une époque et d'un régime, fermait à peine ses portes, au son des hymnes célébrant le progrès, la liberté, la joie de vivre, la paix des Nations, les États-Unis d'Europe. Ainsi chantaient à l'unisson : un Victor Hugo, un Edmond About, un Alfred

Assollant, et ce poète qui débutait, François Coppée.

Il y avait bien à cette Exposition un quelque chose qui aurait pu donner des inquiétudes : « Un canon, je cite le Guide Officiel, un canon, le plus énorme qui ait jamais été fondu, le léviathan ou le memmouth des canons, telle est l'enseigne sous laquelle se présente la Prusse. Braqué sur l'intérieur du Palais, il semble dire : « Si je voulais, j'anéantirais tout cela... Par bonheur, conclut le Guide, il daigne ne pas vouloir ».

A part quelques « voyants » — Prévost-Paradol au premier rang — les Français ne sentaient pas venir l'orage. Il leur échappait que si Napoléon III était un Européen, Bismarck, lui, était un Prussien. Advint ce qui devait advenir. C'est ainsi qu'à l'âge de deux ans le petit Edouard connut sa première « occupation » de Paris.

Cette brève incursion dans l'histoire nous conduit à la source d'une vocation, elle nous révèle dans quelle atmosphère les jeunes Brémond de France ont, de 1871 à 1890 respiré, grandi.

Pour éducateurs, des pères repentants, recueillis, douloureux, guéris pour longtemps de leurs rêves humanitaires. Repentants : Victor Hugo et George Sand, Taine et Renan, Flaubert, et Claretie, Goncourt, Zola et Sarah Bernhardt, repentants Théophile Gautier : « On bat maman, j'accours », et ce « colporteur » de talent. Edmond About : « Dire qu'au printemps de 1870, il y a 18 mois, les vieilles tirades sur le drapeau nous faisaient sourire », un drapeau, oh ! Edmond About, pour lequel, 80 ans plus tard, le 8 août 1950, tombait en Indochine mortellement blessé sur sa plantation votre arrière petit-fils, cité à l'ordre de la Nation, Claude About.

Bref, après Sedan, un *mea culpa* national et qui, de 1871 à 1890, a fait germer sur notre sol le grain de la vocation coloniale. J'en appellerai seulement à deux témoins, l'homme du dictionnaire et l'auteur de la *Dame aux Camélias*.

Litré : « Eh bien oui... je me suis trompé. Je pense qu'il faut nous réorganiser militairement. Avec une détermination inflexible, ne reculer devant aucun sacrifice, ni matériel ni moral, et entretenir dans tous les cœurs un sérieux amour de la patrie. Dans notre reconstruction n'oublions jamais ce que c'est qu'être vaincu et envahi ».

Et Dumas fils : « Il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne rie plus, qu'elle ne chante plus, qu'elle ne danse plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente; que le père travaille, que la mère travaille, que les enfants travaillent, que les serviteurs travaillent, jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la Maison ».

Quand, au mois d'octobre 1888, à Saint-Cyr, dans la promotion du « Grand Triomphe » se rencontraient ces trois jeunes hommes de 20 ans, le futur Général Gouraud, le futur Général Reybell, le futur Général Brémond, c'est au mot d'ordre du dramaturge qu'ils obéissaient : « Reconquérir l'honneur de la Maison ». Est-ce que je me trompe ? Les hommes à cheveux blancs, soldats et marins, que je vois dans cette enceinte, pourraient répondre.

Après de brillantes études au Lycée Saint-Louis, Brémond balança un instant entre l'École Centrale qui répondait à ses goûts scientifiques et dont il affronta avec succès le concours d'entrée et cette autre grande école, Saint-Cyr, pour laquelle finalement il se décida. L'appel fut le plus fort qui lui venait et d'Afrique, où Faidherbe, Borgnis-Desbordes, Gallièni, Binger, Archinard, Monteil, et d'Asie, où Courbet, Rivière, Paul Bert transportaient sur les rives du Niger et du Mékong la « ligne bleue des Vosges ». « L'honneur de la Maison »...

Dès Saint-Cyr, l'homme s'affirme tel qu'il fut et que vous l'avez connu. Grand et robuste, bâti en force, doué d'une santé solide qui lui permit de braver les plus rudes climats. Esprit éveillé, attentif, très personnel, une mémoire infailible. Gourmand, oh combien... de tout connaître, dévoreur de livres. Collectionneur enragé de dates et de ces petits faits avec quoi il est si plaisant d'ébaucher de grandes synthèses, auxquelles on tient farouchement. Ce buveur d'eau, ce spartiate aux yeux bleus était gai, mais sans expansion, amoureux du paradoxe dont il jouait avec sérénité, il vous en souvient. Ennemi de la lettre, lui préférant l'esprit et, pour tout dire, ami du devoir plus que de la règle. Le langage qu'il tenait à ses officiers, et dans les tranchées, le voici textuel : N'invoquez jamais le règlement contre la logique. Placez toujours le bon sens et l'équité au-dessus des textes qui ne doivent être que des guide-ânes. Lorsque des hommes ont versé leur sang, il ne convient pas, en vertu d'un règlement, de leur marchander une citation. Celle-ci ne

compensera jamais le sang versé, ni l'héroïsme déployé ».

En vérité, soldat plus que militaire, indépendant et peu conformiste, ce qui se paye et qu'on lui fera payer. Bref, au physique, un chêne, au moral, une barre d'acier.

Sortant de Saint-Cyr en 1890, il fut appelé au 1^{er} Tirailleurs algériens, il y passa 10 ans. Vie de petite garnison dans le sud algérien pacifié. Brémond n'y connut jamais l'ennui, toute minute de sa vie ayant son emploi marqué. Avec sa forte carrure, sa longue barbe et sa canne légendaire, le jeune sous-lieutenant impressionnait ses soldats de métier, un peu frustes, et s'il était dur, il était bon. Hors du service, Brémond, enfermé sous sa tente, « potassait » l'arabe, car il avait pour principe de parler partout la langue du pays et des gens avec qui il avait affaire. Une oreille d'une extrême sensibilité l'y aidait. Rapidement il devint excellent arabophone, grâce à quoi il pénétra ses hommes, les rapprocha de lui, et bien vite, par delà leur langue importée de la lointaine Arabie, son œil décela l'homme vrai d'Afrique, le Berbère. « Ils avaient, dit-il, l'apparence de paysans de la Camargue ou des Monts des Maures ».

Avec ses pseudo-arabes, il se sentait en communauté, et ce sentiment se fortifia d'année en année à la lumière de ses expériences marocaines et proche-orientales. Faire de ses « Berbères » des soldats complets, des gradés instruits. A aptitudes égales, instruction égale ! Mais il y avait le règlement. Seuls le cheval, le sabre et le fusil constituaient la somme de la science militaire permise et requise, s'agissant des tirailleurs indigènes. Le canon, arme aristocratique, leur était interdit. Pour avoir voulu former avec ses Kabyles de bons canonnières, le sous-lieutenant Brémond reçut un blâme de l'Inspecteur Général, lequel était artilleur.

En affirmant le droit de ses caporaux indigènes au maniement de l'arme supérieure, le jeune officier de tirailleurs rejoignait Lamy, Faidherbe, Bugeaud : assimilation par le coude à coude dans les combats. Sous sa casquette, le Maréchal ne rêvait-il pas « d'identifier les Maugrébins avec nous, de manière à ne former qu'un seul et même peuple sous le gouvernement paternel du Roi des Français ». Brémond de même : communauté franco-africaine ; c'est le message n° 1 qu'il nous a légué.

Août 1895, son bataillon est désigné pour l'expédition de Madagascar. Avec sa colonne de muletiers Kabyles, Brémond y eut sa part de souffrance, de combats et de gloire, et s'il n'y a pas laissé ses os, ce fut tout juste. Ils étaient partis 15.000, partis en chantant, il fut des 8.000 qui revirent leur clocher, il fut de ceux qui entrèrent les premiers à Tananarive, le 1^{er} octobre à 8 heures du matin. « Le Général Duchesne suivi de son Etat-Major et d'un peloton de chasseurs d'Afrique arrive sur la place d'Andohalo. Je fais présenter les armes (c'est son camarade le lieutenant Bordeaux, frère de l'Académicien), mes deux clairons sonnent aux Champs ; à cette sonnerie magnifique, les Hovas très nombreux, instinctivement se découvrent ».

Etre toujours là, où il faut, pour faire sauter les verrous, c'est leur spécialité aux tirailleurs algériens. Août 95, Tananarive, août 1907, Casablanca. A la tête de sa compagnie de tirailleurs, il participe au débarquement.

Je ne dirai rien de ses quatre premières années au Maghreb, si fécondes pourtant pour sa formation de marocain, d'arabisant, d'islamisant et j'arrive au point culminant de sa carrière, à son moment « historique », 1911, Brémond a 43 ans, il est commandant. Il commande, non des soldats français, mais la mehalla chérifienne, c'est-à-dire un tabor, un bataillon de Kabyles, de Berbères marocains, 2.500 hommes.

La France vient donc de mettre un pied chez sa Majesté le Sultan. L'anarchie cependant s'aggrave. Des Français sont assassinés. Les tribus berbères, et si elles n'étaient que berbères, ce serait normal, conforme à un état de choses plusieurs fois séculaire, mais, ce qui est grave, des tribus arabisées aussi, dites Makhzen, se révoltent de proche en proche contre le Sultan et son Makhzen. Retiré à Fez, Moulay Hafid n'ose plus sortir. Seuls le protègent encore la mehalla de Brémond et le prestige de notre Consul, M. Gaillard, en liaison avec nos représentants du quai d'Orsay, à Tanger, et j'ai la bonne fortune de le dire en présence de l'un d'eux. La France, hier, comme aujourd'hui, rempart du Sultan et de son Makhzen, s'ils veulent comprendre !

La situation devient tragique, lorsque la puissante tribu des Cherarda prend à son tour la dissidence et le Com-

mandant Brémond reçoit l'ordre de châtier les rebelles au nom du Sultan.

L'enjeu est d'une gravité extrême. Ou bien la mehalla du Commandant Brémond pourra — sous les murs de Fez, et jusqu'à l'arrivée d'une armée française — tenir en respect les tribus rebelles, ou bien la mehalla succombera et la France qui a mis un pied au Maroc devra le retirer.

26 février 1911. « Ca se déclenche, nous partons demain — Où allons-nous ? — Je n'en sais rien, cela n'a pas d'importance, graissez vos bottes — Mes bottes, elles sont souples, car elles n'ont pas eu le temps de se racornir, depuis qu'elles sont au service de sa Majesté Chérifienne ».

Ce dialogue entre le Commandant Brémond et son second, le Capitaine Le Glay, ouvre une rude campagne de cent jours : combats de jour et de nuit, sous la pluie et dans la boue, contre un ennemi infiniment supérieur en nombre qui l'enserme et le harcèle. Campagne que Le Glay a racontée heure par heure dans un livre rude, dépouillé de lyrisme. Campagne qui a tenu en haleine, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Europe tout entière.

Au matin du 21 mai, le Général Moinier fait son entrée dans Fez la Sainte sous les yeux d'une foule silencieuse et calme qui regarde passer ces chrétiens. Il faut relire l'*Entrée de Fez* du Colonel Paul Azan. Dans les yeux de Brémond et de Le Glay perlent quelques larmes. La route était ouverte, Lyautey pourra bientôt venir.

Aux Batignolles, 4^e étage de la rue Darcet, une mère rayonne. Tant de fois, elle a entendu les camelots crier sur les trottoirs des « manchettes » de deuil.

Et ici, il me semble entendre la voix du Commandant : « Surtout n'oubliez pas mes compagnons des cent jours : lieutenant-colonel Mangin, mon chef, capitaine Le Glay, mon second, lieutenant Justinard, adjudants Pisani, Ronchon, les margis et les sergents Roux, Jourlain, Meyre, Kouadi, Cornice, Guerras et l'agent consulaire de France à El Kçar, cet héroïque Boisset qui parvint à ravitailler ma mehalla au moment le plus critique ».

Le Glay ! L'occasion est trop belle — je ne veux pas la manquer — de confronter avec celle de Le Glay mon esquisse de Brémond. Veuillez noter, Messieurs, que c'est un capitaine qui parle d'un commandant, son chef, que c'est un artilleur qui juge un fantassin, que c'est un écrivain

rude et acerbe, griffonnant ses notes sous sa tente, la nuit après des journées de combats harassants, sous la pluie, dans la boue, un juge enfin qui a mauvais caractère et mauvais esprit, c'est lui qui le dit, et une plume féroce quand il a mal déjeuné.

Le Glay écrit que Brémont l'agace avec ses allures méfiantes et mystérieuses, avec cet air de qui sait et ne veut rien dire, avec son visage grave et triste, sa tête renfrognée et lugubre. Et puis, il plastronne devant son capitaine, il pontifie du haut de sa belle barbe. Au reste, un brave type et un type brave, d'un courage superbe et un officier d'Etat-Major remarquable. Il a, note encore Le Glay, de réelles facultés d'organisation et un certain sens des possibilités en matière d'éducation de l'indigène. C'est un sentimental qui se donne beaucoup de mal pour faire l'ogre, une sorte de hurru bon enfant, enfin un brave type étonnamment désintéressé. « Si nous devons nous séparer, je garderai de Brémont un affectueux souvenir ».

Au Maroc, toujours en combattant, il restera jusqu'à l'heure du grand branlebas. Août 1914, encore ce fatidique mois d'août. Où voulez-vous donc que soit Brémont ? Mais à la tête du 64^e régiment d'infanterie, sur la Marne, en Champagne, dans tous les combats, au milieu de ses Vendéens qu'il soigne comme un père, à la pointe du danger, comme tous ses camarades, les grands chefs de la coloniale. Dame ! On reconquiert l'honneur de la Maison, et cette fois-ci, sur la ligne bleue des Vosges. Et comme, selon son expression favorite, « il n'y a pas de mauvaises troupes, il n'y a que de mauvais chefs », Brémont eut toujours de bonnes troupes.

Le 11 août 1916, un télégramme le rappelle à Paris. C'est la guerre aussi en Orient. La Turquie est l'alliée de l'Allemagne. Un mouvement arabe pour se libérer de la domination ottomane ne demande qu'à être soutenu. Il faut un officier connaissant l'arabe, familiarisé avec les mœurs ottomanes et doué d'un sens politique très avisé. Le choix de Clemenceau se porte sur le Colonel Brémont qui dirigera la mission militaire, tandis que son ami du Maroc, Si Kaddour ben Ghabrit conduira la députation politique.

Ces deux hommes ont joué ensemble en Arabie une partie extrêmement délicate et ils ont gagné. « Si vous parvenez, disait à Brémont, Philippe Berthelot, au Quai d'Or-

say, à faire marcher les Anglais, c'est encore le plus grand service que vous puissiez nous rendre ». Et ce fut fait.

Quant à l'amitié franco-arabe, elle fut scellée sur le tombeau du Prophète. Dans son rapport au Ministre des Affaires Etrangères Ben Ghabrit écrivait après le pèlerinage à la Mekke miraculeusement réussi en 1916, réussi grâce à Brémont : « Je suis convaincu que la France jouit désormais dans l'Islam entier d'une situation morale telle qu'elle n'en connut jamais de pareille ». Les preuves abondent.

A la Mekke, devant la pierre sainte, l'Emir Hussein fit placer Si Kaddour à côté de lui et, à haute voix, avant de donner le signal de la prière, fixant le Commandant Cadi, le second de Brémont, qui avait été à Verdun, prononça ces simples mots : « de Verdun à la Kaaba ». Et, la prière terminée, s'adressant aux Musulmans d'Algérie, du Maroc et de Tunisie, nous sommes en 1916, le grand Chérif dit : « Je suis content de vous voir heureux sous le Gouvernement français ; vous avez raison de lui être dévoués et je vous conseille même de continuer ».

Vraiment il y a des morts dont il est bon de faire réentendre aujourd'hui la voix et jusqu'en Egypte. « Un jour qu'au Hedjaz, un Emir me questionnait, écrit Brémont, sur la situation de nos Maugrébins et ressassait toutes les calomnies mises en circulation contre notre action en Afrique du Nord, il me dit : « En somme que veulent faire les Français de leurs Maugrébins ? — Ce qu'ils veulent, répondis-je, ils veulent en faire ce que Bugeaud voulait en faire, des hommes comme eux, tout simplement ». A quoi l'Emir répliqua : « Dans ce cas, je n'ai plus aucune objection à vous faire ».

C'était chez Brémont une conviction bien ancrée : « Il faut être à la Mekke comme à Rome. Ces carrefours mondiaux religieux sont des centres nerveux de l'humanité ».

Quel n'est pas, Messieurs, notre embarras ? Des deux pages qu'il a écrites, quelle est la plus belle et qui jamais ne se fanera, celle de Fez ou celle de la Mekke ? Oh, elles se complètent, elles ne se séparent point. Nous retiendrons de son message qu'il n'y a pas de pays au monde qui ait la vocation de la France pour s'entendre avec l'Islam. De quoi il a été et restera le vivant témoignage. Comme il eût applaudi, et ce cher Père Aupiais avec lui, ce geste de l'évêque d'Oran, qui nommé récemment chevalier de la Légion

d'honneur choisit pour parrain un musulman, le maire d'Oran.

Une dernière tâche l'attendait, celle de Gouverneur en Arménie, puis en Cilicie (1919-1920). Ce qu'il y réalisa, vous le savez et mieux encore le savent ses amis Arméniens. Passant à Adana, 14 ans plus tard, en 1933, votre collègue, le P. Jalabert écrivait : « Le souvenir de Brémond est encore vivant ici, dans tous les cœurs ». Et son chef, le Général Dufieux, commandant la 1^{re} division du Levant, lui a rendu le plus magnifique des témoignages et lui a fait obtenir ses deux étoiles. Deux étoiles, c'était peut-être suffisant pour sa modestie et son désintéressement, ce n'est pas assez pour nous et c'est ce qui, parfois, faisait grogner le Maréchal Franchet d'Espérey. La retraite ! Après « une des plus belles carrières coloniales que j'aie connues », écrivait à votre secrétaire perpétuel le Maréchal Lyautey.

Jamais retraite ne fut plus studieuse. Le soldat se mua en historien, en érudit, en chartiste ; quatre livres de lui, pour ne pas parler de ses nombreux articles, resteront : *La Cilicie en 1919-1920*. — *Le Hedjaz dans la guerre mondiale*, — *Yemen et Saoudia, l'Arabie actuelle*, — *Berbères et Arabes. La Berbérie est un pays européen*.

Dans cette maison qui le vit tellement assidu, il aura apporté beaucoup de l'âme de ses berbères qu'il aimait.

Et, si j'essayais, en conclusion, de pénétrer au plus vif de sa pensée, de dégager son « delenda Carthago », je crois bien que son testament, il est là, dans les dernières lignes de son ouvrage capital, *Le Hedjaz*. Je transcris : « La plus importante leçon pour notre existence nationale est que nous n'utilisons pas nos Nord-Africains, le quart de notre population, comme nous le devrions. Ces Maugrébins ont donné à Rome ses plus grands empereurs et beaucoup de ses meilleurs généraux. Ils sont susceptibles de faire tout ce que nous faisons ».

MESSIEURS,

Partis du berceau, nous arrivons au bout du chemin.

— Votre figure, mon Général, est plus belle que je n'ai su la peindre. Que votre fille, que votre petit-fils et si fidèle compagnon de nos premières luttes, mon cher René Leclerc, que vos amis intimes le Général Hassler, le Géné-

ral Larras, le Général Genty, le Général Marin, le Général Dufieux, le Général Azan, dont quelques-uns m'entendent et me jugent, que tous me pardonnent les défaillances d'un portrait que j'ai voulu ressemblant et que je remets non sans crainte aux archives de l'Académie qu'il a honorée.

Messieurs, quand le Général Brémond vous a quittés, le calendrier lui donnait 80 ans. En vérité, il avait tout juste quatre fois vingt ans. Ni les blessures des combats, ni les morsures des climats, ni la méchanceté des hommes, ni les deux grands chagrins de sa vie — la mort de sa femme et l'occupation de la France — n'avaient réussi à ébranler ce chêne. Comment est-il tombé ?

Comment votre confrère s'est-il montré dans le dernier et le plus sérieux de ses actes ? Comment a-t-il achevé de s'expliquer ?

Le médecin qui lui a clos les paupières m'a dit : « De mort plus grande, je n'en avais pas encore vu. Je viens d'assister au départ du sage ».

Où, c'est ça, c'est bien ça. Un coucher de pensée, sinon dans la lumière du matin, du moins dans la sérénité du soir.

M. le Président PRUDHOMME. — Il est certainement superflu, après les très remarquables discours que nous venons d'entendre de vouloir ajouter quelques mots à ce qui vient d'être dit. Je ne peux toutefois résister au désir d'exprimer l'émotion que nous avons éprouvée en entendant les paroles de réconfort, d'espoir, prononcées par le Président Albert Sarraut à la suite de son dernier séjour en Indochine.

En ce qui vous concerne, mon cher Confrère, je me permets de préciser que comme organisateur et Directeur du Centre Documentation de l'Institut Français du Caoutchouc et Directeur de la *Revue Générale du Caoutchouc*, d'une part, et d'autre part comme Fondateur-Directeur du *Monde colonial illustré*, devenu la revue *France-Outre-mer*, vous serez en mesure d'apporter à notre Compagnie le concours le plus précieux en nous faisant bénéficier des connaissances approfondies que vous possédez sur le caoutchouc, connaissances toujours au point, c'est-à-dire toujours à jour. Vous pourrez même, grâce à la direction de la revue

France-Outre-mer nous donner des avis précieux sur les questions intéressant la France d'Outre-mer. C'est le vœu que je tiens à formuler en vous remettant la médaille que l'Académie vous donne à titre de souvenir.

ÉLOGE DE M. ÉMILE VATIN-PÉRIGNON

par le Général Yves de Boisboissel

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MES CHERS CONFRÈRES,

Une amitié de 35 ans me vaut aujourd'hui l'honneur et le triste privilège de faire devant votre Compagnie un bref **éloge nécrologique de M. Vatin-Pérignon, notre confrère.**

La soudaineté de cette mort, dont aucun signe avant-coureur, du moins apparent, ne pouvait faire prévoir l'irruption brutale, ajoute encore à la douleur de sa famille et à l'affliction de tous ses amis — autant dire de tous ceux qui le connaissaient. Elle accuse encore le vide que laisse parmi ses fidèles et ses collaborateurs la disparition de ce probe et infatigable serviteur de la France.

Emile Vatin-Pérignon, né le 17 février 1887, commençait à peine sa 65^e année.

Après de brillantes études secondaires, très jeune, il entrait à cette Ecole des Sciences Politiques qui a formé tant de bons ouvriers de la tâche française et orienté vers le service du pays tant de vocations. Sorti avec le 2^e prix et la mention « très bien » ses capacités et sa culture lui valurent d'être le Président de la Section d'histoire et de diplomatie de l'Ecole.

Au début de 1914, il arrive au Maroc. Le Général Lyautey, Commissaire-Résident Général, qui s'y connaît en hommes, et de son coup d'œil infailible de Chef, sait découvrir les valeurs, le prend à son Cabinet civil. Une carrière marocaine, qui sera tout emplie de mouvement et de vie, s'ouvre devant lui. A part un séjour au front de France, il y servira, sous Lyautey, douze ans, et quand le Grand Africain aura quitté ce « chantier » comme il le disait lui-même, Vatin-Pérignon, lui continuera fidèlement, inlassablement, sa collaboration, jusqu'à l'heure de la grande Relève.

Le Maroc de 1913-14, c'était l'empire du Soleil Levant, le matin d'une vie nouvelle pour un vieux pays jusque-là

farouchement fermé, muré dans son isolement. Un animateur incomparable lui infusait un sang nouveau, lui ouvrait tous les espoirs, le conduisait avec sûreté vers une prospérité, une fécondité, une assiette qu'il n'avait jamais connues et dont il devait se montrer si digne.

Il fallait tout faire avec peu de moyens, aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, d'ordre intérieur ou international. Et il fallait faire vite. Lyautey travaillait avec peu d'hommes, avec des équipes très réduites, mais stables, attachées à lui par une fidélité que justifiaient à la fois le caractère passionnant de la tâche et l'affection qu'il portait, malgré des brusqueries sans suite, à ses collaborateurs, qui étaient surtout des amis.

Mais avec lui, il fallait comprendre vite, agir vite, vivre vite, à sa cadence à lui, et il fallait travailler avec le sourire, l'optimisme, la foi, avec une souplesse d'esprit qu'imposaient et la diversité des problèmes, et l'urgence de leur solution, et l'horreur bien connue du grand Chef pour les « gabarits », les principes abstraits, les proverbes menteurs ou « bréviaires des négateurs d'action », le « monoforisme », le « caporalisme », comme disait ce militaire, en ajoutant, juge équitable : « Il y a un caporalisme dans toutes les professions ».

En Emile Vatin-Pérignon, Lyautey trouvait précisément toutes ces tendances qu'il recherchait, toutes ces qualités, je dirais toutes ces vertus. Ce garçon jeune, à l'esprit vif, à l'abord amène, optimiste, décidé, pour qui la difficulté n'était que le sel de la vie, et qui ne se noyait jamais, c'était son homme, et personne, s'il m'est permis d'employer cette expression réaliste, personne n'a mieux « habillé » Lyautey qu'Emile Vatin-Pérignon. Une telle réussite, veuillez m'en croire, n'était pas spécialement aisée.

Il en devait naître une confiance absolue, ce qui se traduisait chez Lyautey par un besoin de présence, un appel permanent à l'expression d'une pensée qu'il sollicitait à tout moment de ses intimes, recherchant même chez eux la suggestion, la discussion, voire l'objection, sans laquelle, disait-il, je n'ai devant moi que des approbateurs figés, talons joints et cerveau fermé, qui, en définitive, ne me sont d'aucune utilité.

De là aussi cette dilection spéciale de Lyautey envers Vatin-Pérignon, et je puis apporter ici le témoignage que

celui-ci fut véritablement le fils chéri de celui-là, le fils de son esprit.

La guerre de 14 arrive. Lyautey, faute de collaborateurs de rechange, lâchait difficilement ses hommes, d'autant qu'il fut un des rares, le seul peut-être, à prévoir dès le début une guerre longue. Il consentit néanmoins, car il savait, lui aussi, accepter les sacrifices nécessaires, à laisser son fidèle Vatin rejoindre le front de France, où celui-ci tenait par-dessus tout à venir remplir son devoir militaire.

Affecté comme Lieutenant de réserve du 2^e Régiment de Zouaves, « il rejoignit son corps, dit le Général de Metz, président de l'Amicale des 2^e et 2^e bis Régiments de Zouaves, peu de temps avant le déclenchement des batailles libératrices qui exigeaient de nos cadres subalternes beaucoup d'initiative et de décision, qualités bien françaises certes, mais que Vatin-Pérignon, rompu aux disciplines qu'il s'était imposées en travaillant auprès du Maréchal Lyautey, possédait à un très haut degré.

Il ne tarda donc pas à se distinguer à la tête de sa Section, la commandant sans arrêt, de jour et de nuit dans cette lutte des Cent jours qui, débutant près d'Amiens, le 8 août 1918, se termina au delà de Hirson le 11 novembre 1918. Ce que fut cette épreuve, il est difficile de le décrire. Il ne s'agissait plus alors de relèves, de repos échelonnés suivant un plan déterminé, mais d'un effort continu où le chef peut difficilement s'accorder un repos, si court soit-il. Le lieutenant Vatin-Pérignon ne ménagea pas ses efforts : sa maîtrise, sa fermeté de caractère, triomphèrent de toutes les difficultés. Elles furent consacrées par une belle citation élogieuse qui le classait parmi les meilleurs ».

L'armistice de 1918 ramena Vatin-Pérignon au Maroc où Lyautey l'attendait pour lui confier les fonctions de Chef de son Cabinet civil, c'est-à-dire celles du collaborateur le plus immédiat, le plus mêlé à la vie intime et au travail de jour et de nuit qui était l'existence même de ce besogneur acharné.

Cette période de 1919 à 1924, c'est celle de la pleine croissance, de la croissance libre d'un Maroc nouveau que la guerre avait trouvé enfant, presque au berceau, gêné dans son développement par des difficultés intérieures et des hypothèques internationales.

Le champ d'action s'ouvrait, immense, mais il était à la

taille de Lyautey et sa foi dans l'action créatrice y trouvait carrière à sa mesure. Outre la pacification militaire dont il ordonnait avec précision le programme et suivait rigoureusement l'exécution, tout était à faire : d'abord l'organisation d'un Etat chérifien, inexistant avant le Protectorat, la charpente administrative de celui-ci, le développement économique (voies de communication, ports, mines), l'urbanisme, domaine dans lequel le grand Africain apportait ses conceptions personnelles, son sens de la grandeur, de l'art, de la durée, le régime des terres et la conservation foncière, l'organisation de la Justice, celle des Finances, toute la vie d'un Etat qui passe du moyen âge aux temps modernes. Lyautey voyait tout, suivait tout lui-même, travaillait directement avec ses Cabinets civil, militaire et diplomatique, confidents intimes de sa pensée. Peu de monde, mais un travail sans limitation, de jour, de nuit, à toute heure, car ce moteur ardent ne s'arrêtait jamais, et il considérait que le repos, le sommeil, lui volaient son temps. Vatin-Pérignon, chef du Cabinet civil, était mêlé à tout, car Lyautey détestait les catégorisations systématiques et, sous l'uniforme, sous le veston, cherchait l'intelligence des choses et des hommes, les vues larges et claires, le sens pratique et, par-dessus tout, la flamme de l'action créatrice. A vrai dire, son équipe était un bloc, cimenté par l'attachement, la fidélité, la foi.

Ici encore je puis apporter un témoignage. Au pire moment de la terrible crise de 1925 qui mit un instant en péril notre établissement au Maroc, en juillet, la question se posait de savoir s'il fallait évacuer Taza, très menacée malgré les efforts héroïques d'un Giraud et d'un Bour-nazel, ou conserver à tout prix cette charnière avec l'Algérie. Tout était préparé pour cette mesure désespérée. Lyautey hésitait encore — il n'hésitait d'ailleurs pas longtemps — doutant du bien-fondé des avis qu'on lui donnait. Il interrogea Vatin-Pérignon : « Ton opinion ? » (On sait qu'il tutoyait volontiers ses collaborateurs intimes). — « Je ne suis pas militaire, répondit son interlocuteur, et ces questions ne sont pas de mon domaine. Mais si je puis me permettre de vous donner un conseil, c'est de suivre votre propre et seule inspiration. Cela vous a toujours réussi ». Ainsi fit Lyautey, et le Maroc fut sauvé par lui, par lui-même, pour la troisième fois.

Sa fidélité à la mémoire du grand disparu, sa connaissance des questions qu'il avait si longtemps étudiées avec son Chef lui valurent d'être choisi comme Secrétaire Général de la Fondation Lyautey, créée en 1934 pour diffuser les enseignements du Maréchal et provoquer dans l'élite de la jeunesse française des vocations de qualité pour les pays d'outre-mer. Il alla, en France et à l'étranger, évoquer, en des conférences remarquablement vivantes, la haute figure du grand Colonial et diffuser ses idées. Et, en 1948, l'Exposition Lyautey, aux Invalides, dont il fut le guide éclairé, car elle fut organisée par l'association des lauréats de cette fondation Lyautey dont il était le Secrétaire Général, réunit des souvenirs inestimables et offrit au public l'historique et l'exemple d'une vie prodigieuse toute dévouée au service de la Patrie.

En 1945 enfin, il assumait la Présidence de la Ligue Maritime et Coloniale, « reconnue d'utilité publique pour le développement de la Marine militaire, de la Marine marchande, de l'action coloniale et de l'expansion française dans le monde » (c'est son titre officiel) — foyer de propagande tourné spécialement vers les « jeunes », mais aussi un centre d'études et d'informations destinées à orienter l'opinion et à apporter aux pouvoirs publics l'écho des préoccupations de ses membres, en toute objectivité et hors de toute influence doctrinale et intéressée. De ce foyer là, Lyautey avait, en son temps, contribué plus que tout autre à entretenir la flamme et son fidèle disciple continuait ainsi à œuvrer dans l'esprit du Maître.

Nous qui avons la bonne fortune de faire partie du Comité directeur de cette Ligue, nous l'avons vu travailler avec son urbanité, sa bonne humeur, son goût de concilier, donner bénévolement à cette œuvre toute française son temps, ses soins, sa peine, son expérience, et la L. M. C. fait en sa personne une perte malaisément réparable.

En 1948, le 20 février votre Compagnie l'admettait dans son sein, à titre de membre titulaire, et vous avez tous gardé le souvenir de ses interventions toujours pertinentes et de la courtoisie de son attitude.

Le 30 octobre 1950, Madame la Maréchale Lyautey, Commandeur de la Légion d'honneur, tenait à remettre elle-même à Emile Vatin-Pérignon la cravate de l'ordre national, juste récompense des longs et précieux services rendus

par lui au Maroc et à la France. Presque tous les survivants de notre vieille équipe étaient présents, unis dans la fidélité, la fierté, le souvenir. Et l'Africain y était aussi dans la personne de la femme admirable qui sut être la compagne et la collaboratrice d'un tel homme, dans ce musée des souvenirs qui fait de l'appartement de l'Avenue Montaigne une sorte de temple de la Gloire. L'émotion troublait la voix de la Maréchale et un silence recueilli tomba, car l'ombre de Lyautey venait d'apparaître et d'entrer...

Notre confrère, mon vieil ami, n'avait plus alors que cinq mois à vivre.

Messieurs, je n'ai pu évoquer que succinctement devant vous la figure et la carrière de M. Vatin-Pérignon. Il faudrait, pour les définir complètement, un temps moins mesuré, une voix plus qualifiée aussi.

Intelligence rare et profonde, esprit cultivé, ouvert à toutes les idées, caractère d'une droiture intacte, ouvrier désintéressé d'une tâche noble, père de cinq enfants dont deux voués au service de Dieu, et tous au service du pays, comme lui-même, il est, je pense, de ceux dont on peut dire qu'ils ont bien mérité de la France.

LES NORMANDS HORS DE CHEZ EUX

par M. P.-Louis RIVIÈRE

« Cette race pillarde et conservatrice à la fois », ainsi s'exprime un Normand cent pour cent — Barbey d'Aurevilly — en parlant de ses compatriotes, qu'un autre Normand, sans doute pour les consoler de ce jugement sévère, André Maurois, dans son « Histoire d'Angleterre », qualifie de « cerveaux constructeurs et clairs ».

Constructeurs, certes, ils l'ont été chez eux ; constructeurs non seulement des monuments dont ils peuvent à bon droit s'enorgueillir — cathédrales et châteaux, cloîtres et monastères —, mais encore d'un ordre social qui, des deux côtés de la Manche, constituaient le Duché et sa conquête en avance sur les pays avoisinants. Mais à cela ne s'est pas bornée leur activité. Grands bâtisseurs sur leur sol, les Normands n'ont pas craint d'œuvrer par delà les mers. Ce qu'a été cette œuvre je veux ici vous le rappeler en quelques mots. Non que j'ai la prétention de rien vous apprendre de nouveau. Mais il en est des traits épars qu'il est intéressant de rassembler pour en constituer une physionomie, des morceaux dispersés dont le rapprochement prendra figure de mosaïque. C'est ce modeste travail dont je veux aujourd'hui — très rapidement — vous présenter le fruit.

* * *

S'il est, sur nos côtes de la Manche, un lieu évocateur des choses du passé, c'est la petite cité maritime de Honfleur — bien connue des artistes et des gens de lettres — qui, avec son vieux bassin bordé par le quai de la Lieutenance avec ses maisons en mâts de perroquet dont la façade est cuirassée d'ardoises, font face de ce côté de l'estuaire de la Seine, au Havre de Grâce, devenu le Havre tout court. Dans ce cadre menu et charmant l'on se plaît à reconstituer par la pensée ce que fut, en d'autres temps, l'activité de la place d'armes créée vers le ^{xiii}e siècle, prise par les Anglais au siècle suivant, pour passer de mains en mains

jusqu'au jour où la garnison ennemie capitulait en 1449. A partir de cette époque Honfleur la Normande vit par ses marins et ses corsaires, une vie intense qui l'égalait à Saint-Malo la Bretonne. C'est un de ses fils, Paulmier de Gonneville qui, en 1503, embarqué sur la frégate au nom prometteur « l'Espoir » et guidé, s'il faut en croire la légende, par le vol des oiseaux migrateurs, franchit l'Atlantique récemment sillonné par les « blanches caravelles » de Colomb et, poussé par la tempête sur les côtes du Brésil, découvertes peu avant par les Portugais, — ou même, d'après une autre version, par le Normand Jean Cousin — y aborde au cours de l'année suivante : le temps alors comptait pour peu. Son exemple devait être suivi presque aussitôt par un autre Honfleurais : le capitaine Denis qui, débarqué sur la côte brésilienne, au lieu depuis lors baptisé par les Portugais « le Port des Français », remontait vers l'Atlantique nord pour aborder à l'île de Terre-Neuve, dont il prenait possession au nom du roi de France.

Sans doute fut-ce les récits rapportés par nos compatriotes d'un pays quasi-fabuleux, qui inspirèrent aux bourgeois de Rouen l'idée d'offrir au roi Henri II une « fête brésilienne » où l'on vit, au dire d'un historiographe normand, « cinquante naturels sauvages appartenant à la race des Topinambous, reproduire, aux bords de la Seine, sous les yeux de la reine Catherine de Médicis, la vie grossière des Indiens, les incidents qu'amenait le trafic des bois du Brésil, les stratagèmes employés, les danses qui succédaient au travail, le tout naïvement dépeint au naturel. » (1). Cinq ans plus tard, cette réclame valut au Brésil d'être choisi par l'amiral de Coligny pour y envoyer une colonie protestante, sous la conduite du sieur Durand de Villegagnon. Parti du Havre de Grâce le 4 août 1555, celui-ci débarquait dans la baie de Rio de Janeiro, y construisait le fort Coligny et se décernait modestement le titre de « roi d'Amérique ». Mais cette écharde française en chair portugaise ne pouvait convenir aux Lusitaniens : en 1567, ils s'emparaient du fort, qu'ils détruisirent en 1615, les derniers établissements fondés par nos compatriotes sur la rive nord du fleuve avaient cessé d'exister.

C'est encore du port et avec des marins de Honfleur que

(1) Ch. de la Roncière, *Histoire de la Marine française*, p. 24.

le Dieppois Samuel Champlain — un grand nom dans les annales de l'exploration — secondé dans ses vues par Henri IV, était parti en 1603 pour aller fonder au Canada la ville de Québec, et y jeter, sur les bords du Saint-Laurent les bases de la puissance française. Je ne vous retracerai pas le sort de celle-ci : la compétition avec l'Angleterre, le duel Montcalm-Wolffe terminé par la mort des deux champions dans la plaine d'Araham où tous deux reposèrent côte à côte, la défaite finale, le Canada enlevé avec l'Inde, à la France par le funeste traité de Paris.

N'oublions pas, à l'actif des Honfleurais, les établissements fondés dans l'Insulinde, à Java, à Sumatra, avant que ces îles — aujourd'hui émancipées — fussent devenues entièrement néerlandaises.

Champlain, nous l'avons vu, était dieppois. La Basse Normandie (appellation qu'elle répudie aujourd'hui) ne doit, en effet, pas faire tort dans les fastes de la navigation, à sa sœur la Haute Normandie. Le grand port cauchois, meurtri et mutilé au cours de la seconde guerre mondiale, à l'égal du Havre, peut se réclamer de deux noms illustres : Jean de Béthencourt, Jacques Ango.

Avant que Villegagnon se fût décerné le titre de « roi d'Amérique », Jean de Béthencourt, seigneur de Grainville-la-Teinturière, avait, sur les côtes d'Afrique, conquis de haute lutte celui de « roi des Canaries ». Avec l'assistance d'un gentilhomme poitevin, Gadifer de la Salle, il montait en 1402 une expédition composée principalement de Normands pour conquérir et coloniser les îles de « Canaries et d'Enfer ». Pendant que Gadifer explorait l'archipel son compagnon retournait en Normandie pour y quérir des renforts qui débarquèrent en 1405, au son des trompettes, des tambourins et des buccines, sous le commandement de six gentilhommes galonnés d'argent. Fort-Aventure fut occupé, malgré la résistance de la tribu indigène, des Gonaches et pourvu de deux forteresses : l'une, Riche-Roques, construite au penchant d'une colline, l'autre, au port des Jardins. Une église, encore debout, Sainte-Marie de Béthencourt s'éleva dans un cirque de montagnes au fond d'un ravin.

Ce beau jour n'eut pas de lendemain. En vain Béthencourt tenta-t-il de faire des quatre Canaries : Lazarote, Fort-Aventure, Gomère et Hierro (l'île du fer) une colonie de

peuplement, en y faisant venir vingt-quatre ménages normands. La disgrâce commença avec la perte de deux navires qui, richement chargés, périrent en 1418, corps et biens. La Normandie était, sur ces entrefaites, passée sous le joug anglais. Béthencourt, ne pouvant défendre son domaine africain, le vendit, le 17 octobre 1418, au roi de Castille Jean II de Transtamare, alors notre allié : ainsi devait faire, quatre siècles plus tard, et pour les mêmes motifs — céder ce qu'on ne pouvait conserver — Napoléon à l'égard de la Louisiane.

L'on croit ouïr un conte des Mille et une Nuits, en lisant la vie de Jean Ango, descendant d'une lignée de négociants rouennais et qui, enrichi par le commerce de mer avec l'Amérique, l'Afrique et les Indes Orientales, ne craignit pas, pour venger l'injure faite en pleine paix à ses vaisseaux par la marine portugaise, d'armer à ses frais une flotte laquelle, en 1530, se présentait devant le port de Lisbonne, en faisant le blocus et contraignait le roi Jean III à l'indemniser de ses pertes. Après avoir aidé de ses deniers son souverain, François I^{er}, dans ses desseins contre l'Angleterre, il mourut en 1551, anobli, fait vicomte, nommé gouverneur de Dieppe, — et ruiné — sort qui, soit dit en passant, fut en France celui de maints serviteurs de leur monarque ou de leur pays, — quand ce ne fut pas pis.

C'est encore de Dieppe que partirent, vers la même époque, le Vénitien Giovanni Veneziano, envoyé en 1524 par le même François I^{er} pour coloniser la Caroline du Nord; le Normand Jean de Ribault, explorateur de la Floride, où il était, en 1565, massacré par les Espagnols. Au siècle suivant nous voyons un autre Dieppois, le Moyne de Longueil, au nombre des champions de la Nouvelle France, qu'il défend contre les Iroquois, tandis que son compagnon Gabriel du Clieu introduit aux Antilles la culture du café. N'oublions pas dans ce palmarès les noms des Dieppois Jean et Raoul Parmentier, non plus que du Rouennais François Cauche qui, en 1529, puis en 1638, explorèrent l'île de Madagascar, découverte dès 1500 par les Portugais.

* * *

Il ne saurait être question de retracer ici, l'épopée menée par les Normands en Italie méridionale. Je veux seulement rappeler que, dans les premières années du XI^e siècle, une

vingtaine de chevaliers normands, au retour d'un pèlerinage en Terre-Sainte et passant par Amalfi, ayant appris que les Sarrasins avaient entrepris le siège de Salerne n'hésitaient pas à sauter sur les mécréants qui, déconfits, se sauvèrent en toute hâte.

Rentrés dans leurs foyers, nos vainqueurs associent à leurs exploits plusieurs membres de la nombreuse lignée d'un gentilhomme des environs de Coutances, Tancrede de Hauteville. Ils sont trois : Robert, dit le Guiscard, c'est-à-dire le Madré, Guillaume, dit Bras de Fer et Roger. Débarqués à Bari et embauchés par le capitaine Maniakès pour le compte du basileus byzantin, ils ont, en un tournemain, nettoyé la Sicile de la gent sarrasine, rejetée à la mer. Puis, débarquant sur le continent ils entreprennent, pour leur propre compte, la conquête de la Pouille et de la Calabre, qu'après une lutte de sept ans, ils enlèvent à leurs alliés de la veille, devenus leurs ennemis. Mais la Sicile toute proche demeure une proie tentante. Nos aventuriers n'hésitent pas à s'y jeter de nouveau. Douze ans de combats (1060-1072) et voici que la grande île est devenue normande.

Vainqueur des Sarrasins et des Grecs, réconcilié, après excommunication majeure, avec la Papauté qu'il défend contre l'Empire, le Guiscard s'apprête à partir en guerre contre Byzance, quand, en l'an 1085, la mort le surprend à Corfou.

Sur ces entrefaites, ses frères, aventuriers quelque peu brigands, sont devenus des princes. Guillaume Bras de fer a pris, en 1042, le titre de comte, et son exemple a été suivi par Roger. Il ne leur manque que le titre de roi : ils l'auront bientôt. Le 25 décembre 1130, Roger II, déjà duc de Pouille, réunissant pour la première fois sous le même sceptre l'île et le continent, a ceint dans la cathédrale de Palerme la couronne qui le fait roi des Deux Siciles.

Après de nouveaux démêlés avec le Saint-Siège, le monarque tourne ses regards du côté de l'Afrique, dont les côtes, proches de ses ports, semblaient l'appeler. Intervenant, là encore, dans les querelles qui divisent les princes du Maghreb, et non découragé par deux échecs successifs contre Gabès, puis contre Médéah, il lance en 1190 une nouvelle expédition sous l'amiral grec Georges d'Antioche, un des meilleurs marins de son temps. Celui-ci, à la tête d'une

flotte de deux cents voiles, s'empare en trois jours du port de Tripoli, et cette conquête rend les Normands maîtres des routes commerciales de l'Orient. Deux ans plus tard, le vainqueur de Tripoli mettra encore la main sur les villes de Médéah, de Soussé et de Sfax : tout le littoral de la mer des Syrtes est entre les mains des Siciliens, parvenus à l'apogée de leur puissance.

Avant que n'arrivât le déclin, celle-ci avait brillé du plus vif éclat. A la rudesse contemporaine, la cour de Palerme à l'instar de celle de Byzance, savait allier les raffinements à la cruauté. Chez les chroniqueurs d'alors, le récit des châtimens les plus atroces — yeux crevés, nez coupés — alterne avec celui des fêtes et des jeux galants. Toute cette époque est dominée par la haute figure d'un Roger II, en qui, au dire d'un historien, vivaient les qualités essentielles de sa race.

Sous ses successeurs l'héritage périclita, deux guerres avec Byzance et avec l'Allemagne de Barberousse puis de Henri III, ayant à lutter à l'intérieur contre des vassaux remuant et toujours prêts à la révolte, la royauté sicilienne perd une à une les possessions conquises. Vers le milieu du XII^e siècle, l'Afrique du Nord devenue plus ou moins une dépendance de l'Empire almohade, s'affranchit de la domination normande. Des succès éphémères remportés par Guillaume II, qui fait encore haute figure, ne servent qu'à retarder la chute. Une entreprise de ce souverain contre Byzance aboutit à un désastre. Sous les règnes de ses derniers successeurs Tancrède et Guillaume III, le déclin s'accroît. Après s'être emparés des provinces méridionales, les Allemands envahissent la Sicile, entrent dans Palerme en vainqueurs, s'y saisissent de la famille royale. La couronne passe sur la tête de Henri VI qui daigne laisser à son vaincu les principats de Tarente. Lorsque l'ex-monarque meurt en 1190, la Sicile est terre allemande : la domination normande a vécu.

* * *

De cette incursion à vol d'oiseau aux temps passés, il est permis de conclure qu'au cours des siècles, les Normands surent s'intéresser aux choses des pays lointains et qu'ils eurent le goût de l'aventure. En quoi ils s'avéraient les fils de ces Vikings qui, sur leurs drakkars, abordaient au

ix^e siècle les rivages de Neustrie, remontaient la Seine jusqu'à Paris et donnaient leur chef pour époux à la fille d'un de nos rois. Du retour de leurs expéditions aventurières, ces navigateurs, ces « découvreurs » de la France océane pouvaient, par anticipation prendre leur part de la stance du bon poète Joachim du Bellay :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un long voyage,
Ou semblable à celui qui conquit la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Tel a été également le sort de la plupart de ceux qui m'ont fait l'honneur de m'écouter. Et c'est pourquoi j'ai cru qu'ils ne seraient pas indifférents à l'évocation d'ex-ploits que, mieux que quiconque, ils sont à même de comprendre et de juger.

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

D^r G. GIRARD. — *Action sanitaire et sociale dans le Département de la Guyane (1947-1950)*. Sous ce titre, M. le Préfet R. Vignon a réuni une abondante documentation dont un exemplaire a été envoyé à notre Secrétaire Perpétuel qui me demande de vous la présenter. C'est un rapport très instructif, tant par les nombreuses illustrations (cartes, graphiques, tableaux, photographies) qu'il contient que par le contexte qui les accompagne et les commente.

Ce document qui fait le point de la situation démographique de la Guyane et de l'action médico-sociale entreprise par les services du département sous l'impulsion de son Chef complète utilement ce que M. Vignon nous avait brièvement exposé dans sa communication à notre Compagnie en novembre dernier. « Sauver d'abord le capital humain existant, préparer un terrain favorable à l'immigration et aux projets de mise en valeur du pays ». Tel est l'objectif défini par M. Vignon dans son introduction présentative. A cet effet, une offensive, par les procédés modernes, a été menée contre la principale endémie, le paludisme, dès 1947, puis intensifiée au point que les courbes de natalité et de mortalité depuis 1949 se sont inversées au profit de la première. Je puis d'autant mieux souligner la portée de cette prophylaxie qu'elle a été conduite par mon collègue, le D^r Hervé Floch, Directeur de l'Institut Pasteur de Cayenne, dont les rapports, que je connaissais déjà, sont annexés au document préfectoral. Les résultats ont été si brillants qu'ils ont étonnés les techniciens du bureau sanitaire pan américain eux-mêmes, venus récemment en mission en Guyane.

Mais il convenait d'adapter au nouveau département d'outre-mer la législation métropolitaine en matière d'assistance médico-sociale, et c'est maintenant chose faite. Des textes précisent les attributions de chaque organisme : hôpitaux, dispensaires, centres de consultation ; un vaste réseau de radio-téléphonie couvrant l'ensemble du territoire existe et permet des liaisons avec les communes dispersées sur de grandes étendues ; il facilitera les transports et évacuations sanitaires nécessaires.

L'activité sociale proprement dite, si importante en Guyane pour l'amélioration de la situation démographique s'exerce avec vigueur contre les fléaux sociaux que sont la syphilis, la tuberculose et surtout la lèpre qui bénéficie de la nouvelle thérapeutique par les sulfones. La protection maternelle et infan-

biographies qui aient été écrites sur *Lyautey, prince lorrain*, retraçant en un petit volume l'existence de cet homme de génie qui, mû par une extraordinaire volonté d'action, avec une continuité magnifique, a réalisé une conquête pacifique dont il n'est guère d'autre exemple.

Pour « l'honnête homme » de 1951, pour le jeune Français qui, né au moment où Lyautey achevait sa carrière, n'a entendu parler que par ouï-dire ou au hasard d'articles lus çà et là de l'œuvre de ce maréchal de France dont il sent confusément la grandeur, il fallait des pages claires, faciles et précises. Ce sont celles-là que M. Jean Mauclère a su écrire.

Parallèlement à la série : *Scènes de la vie des bêtes* dont le succès est si vif, M. Elian-J. Finbert entreprend une nouvelle collection qui traitera des animaux sauvages, dans le but d'apporter des élucidations plus variées et plus neuves sur le mystère animal, inspirées des données scientifiques les plus modernes de notre temps.

Le premier de ces volumes est consacré à *L'Orang-outan* ; les auteurs sont des professeurs de l'Université de Yale, Robert M. Yerkes et Ada W. Yerkes ; la traduction très claire et précise est due à Mlle Magdeleine Paz ; les illustrations sont belles. Le texte consacré au grand singe de l'Insulinde est très intéressant et ne peut qu'être apprécié de tous ceux qui souhaitent élargir et enrichir leur connaissance du monde. On doit toutefois exprimer un regret c'est que les auteurs dont la compétence est notoire ne se soient pas appuyés plus fréquemment sur leur expérience personnelle et aient toujours fait appel à des réflexions autres que les leurs et à de trop nombreuses citations, ce qui gêne pour suivre le développement du livre. D'autre part, il semble que les questions d'anatomie particulières à ces primates et leur biologie soient trop succinctement traitées.

BIBLIOGRAPHIE

VIGNON (R.). — *Département de la Guyane : Action sanitaire et sociale 1947-1950* [Recueil de documents], in-4° (*Don du Préfet de la Guyane*).

****. — *Cahier des Explorateurs* [publication périodique de la Société des Explorateurs et Voyageurs français]. Paris, in-8°, fév. 1951, 18 pages avec illust. (*Don du Conseil d'administration*).

- NICKLÈS (Maurice). — *Mollusques testacés marins de la Côte occidentale d'Afrique*. Paris, Paul Lechevalier édit., 1950, in-8°, 269 pages avec illust. (Don de M. Roger Heim).
- CLEENE (Prof. Dr N. DE), VAN WING (J. S. J.), WILDE (Prof. L. O. J. DE) et NICAISE (Dr J.). — *Lezingen over de opvoeding der Plattelands-Bevolking in Belgisch-Kongo*. Anvers, De Sikkel édit., 1951, in-8°, 103 pages (Don de l'éditeur).
- MAUCLÈRE (Jean). — *Lyantey, prince lorrain*. Paris, Editions. Spes, 1951, in-12, 244 pages avec port. (Don de l'auteur).
- ****. — *Annuaire démographique 1949-1950*. New-York, Département des Questions économiques. Bureau de Statistique des Nations Unies édit., 1951, in-8°, 558 pages avec cartes et tab. (Don des Nations Unies).
- YERKES (Robert M.) et YERKES (Ada W.). — *Les grands singes : L'orang-outan*. Paris, édition Albin Michel, 1951, in-8°, 252 pages, avec illust. (Don de l'éditeur).
-

COMPTE RENDU
DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE
DU 20 AVRIL 1950

La séance est ouverte à 15 h. 5 sous la présidence de M. Emile PRUDHOMME.

Présents : MM. PRUDHOMME, RIVIÈRE, Jean d'ESME, REIZLER, Albert SARRAUT, Roger HEIM, M^{lle} Anna QUINQUAUD, MM. CÈDÈS, LÉMERY, Général de BOISBOISSEL, D^r GIRARD, LIORÉ, MICHEL-CÔTE, Général Paul AZAN, Maurice MERCIER, CANDACE, Gouverneur Général Oswald DURAND, Inspecteur Général GAYET, René PINON, René POTTIER, Amiral LACAZE, BARQUISSAU, GHEERBRANDT, Général TILHO, D^r Noël BERNARD, Jean MARIE, FROIDEVAUX, Pasteur LEENHARDT, HUMBERT, Victor CAYLA, LEMAIGNEN, GUERNIER, CAROUGEAU, René TOUSSAINT, Amiral LE BIGOT, Général XUAN, G. GRANDIDIER.

Excusés : MM. BARÉTY, GISCARD D'ESTAING, ROBEQUAIN, SAURIN, BLONDEL, D^r MATHIS, Gouverneur Général DELAVIGNETTE, PLEVEN.

M. Stanislas Reizler est introduit dans la salle des séances ; il est alors procédé à sa réception ; M. E. Prudhomme donne la parole à M. le Président Albert Sarraut pour son discours de bienvenue.

(Voir le texte du discours de M. le Président Sarraut page 179 et celui du remerciement de M. S. Reizler page 189).

Après la remise par le Président de la médaille de l'Académie à M. S. Reizler, la séance est levée pendant quelques minutes. A la reprise le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la précédente réunion, celle du 6 avril, qui est adopté sans observations.

M. le Président donne la parole à M. le Général de Boisboissel pour l'hommage que celui-ci doit rendre à la mémoire de notre regretté confrère E. Vatin-Pérignon.

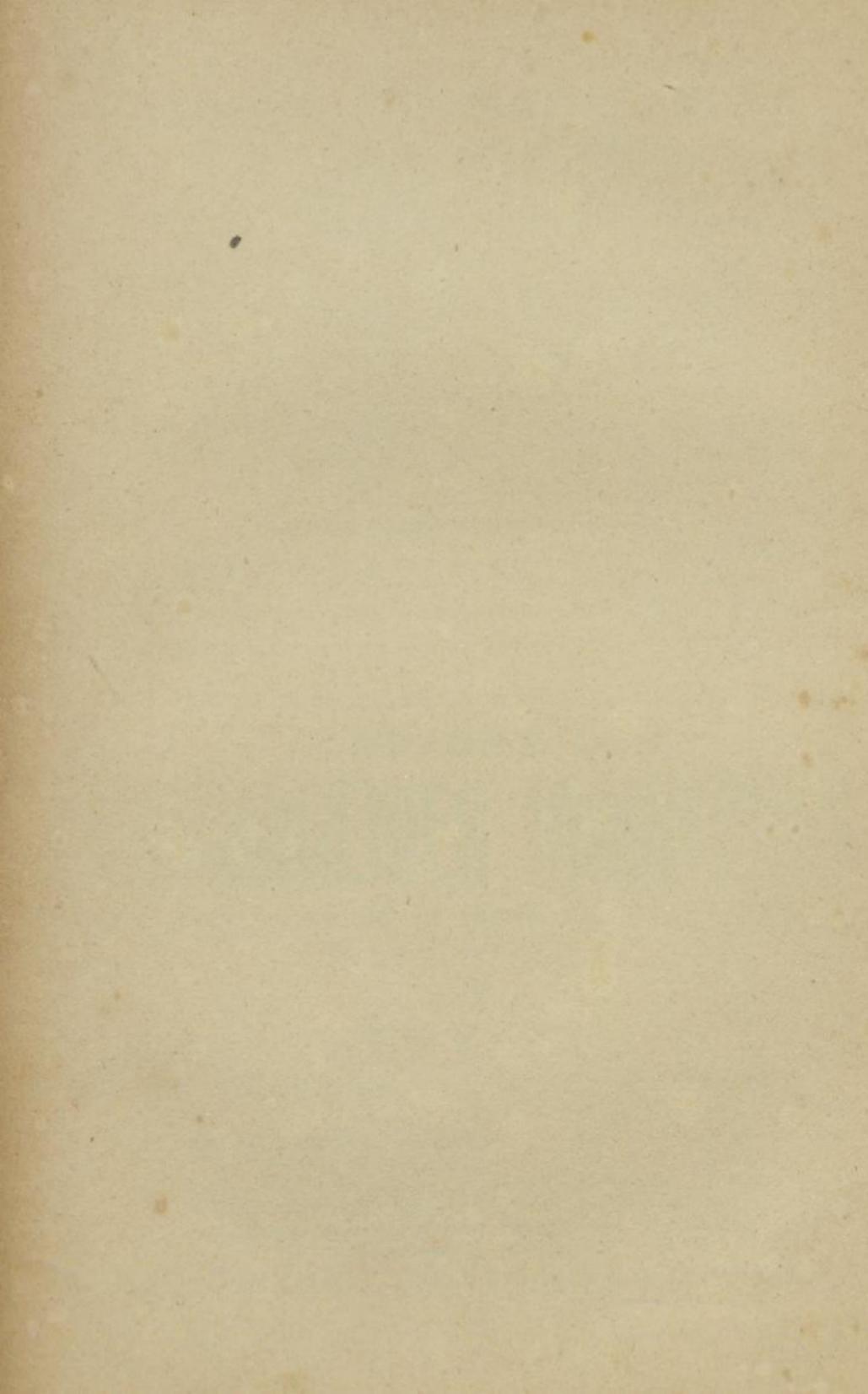
(Voir le texte de cet éloge nécrologique page 201).

M. Louis Rivière, correspondant de l'Institut, fait une communication sur *Les Normands à travers le monde*.

(Voir le texte de cette communication page 208).

La séance est levée à 17 heures.

Le Secrétaire Perpétuel, Directeur : G. GRANDIDIER.



BANQUE DE MADAGASCAR ET DES COMORES

Banque d'Emission (loi du 29 Mars 1950)
Société Anonyme au capital de 37 millions de francs

SIÈGE SOCIAL : 88, Rue de Courcelles, PARIS

Agence à MARSEILLE, 26, Avenue du Prado

Succursale à TANANARIVE

Agences : DIEGO-SUAREZ, FIANARANTSOA,
FORT-DAUPHIN, MAJUNGA, MANAKARA, MANANJARY,
MORONI, MORONDAVA, NOSSI-BE, TAMATAVE, TULEAR

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Emission de billets de banque, de chèques et de lettres de crédit.
Transferts de fonds, comptes courants et dépôts. Escompte.
Recouvrements. Avances. Ouvertures de crédits. Ordres de Bourse.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine, PARIS (9^e)

Tél. : Opéra 07.60 (six lignes)



SERVICES

de Paquebots et Navires de charge

Principales Régions desservies :

Egypte - Proche-Orient - Inde - Ceylan - Pakistan
Indochine - Extrême-Orient - Madagascar
La Réunion - Afrique Orientale et du Sud
Australie - Océanie

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER

(S.O.F.F.O.)

Société Anonyme au Capital de 155.000.000 de Frs

SIÈGE SOCIAL A PARIS
23, Rue de l'Amiral-d'Estaing

AGENCE A SAIGON : Place Rigault-de-Genouilly



TARIF D'ABONNEMENT POUR 1951
AUX COMPTES RENDUS MENSUELS DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

France et Colonies	1.000 frs
Etranger	1.800 frs
<i>Le numéro : 100 frs pour la France et les colonies ; 200 frs pour l'étranger</i>	

